
Les langues dans un miroir déformant

Que reflète le recensement russe de 2010 en matière de langues finno-ougriennes ?

Languages in a distorted mirror: What does the All-Russian Census of 2010 tell us about the Finno-Ugric languages?

Keeled kõverpeeglis4: Mida näitab 2010. aasta Venemaa rahvaloendus soome-ugri keelte kohta ?

Eva Toulouze et Laur Vallikivi



Éditeur
INALCO

Édition électronique

URL : <http://efo.revues.org/4906>
DOI : 10.4000/efo.4906
ISSN : 2275-1947

Édition imprimée

ISBN : 978-2-343-08571-5
ISSN : 0071-2051

Référence électronique

Eva Toulouze et Laur Vallikivi, « Les langues dans un miroir déformant », *Études finno-ougriennes* [En ligne], 47 | 2015, mis en ligne le 10 juin 2016, consulté le 21 mars 2017. URL : <http://efo.revues.org/4906> ; DOI : 10.4000/efo.4906

Ce document a été généré automatiquement le 21 mars 2017.



Études finno-ougriennes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Les langues dans un miroir déformant

Que reflète le recensement russe de 2010 en matière de langues finno-ougriennes ?

Languages in a distorted mirror: What does the All-Russian Census of 2010 tell us about the Finno-Ugric languages?

Keeled kõverpeeglis4: Mida näitab 2010. aasta Venemaa rahvaloendus soome-ugri keelte kohta ?

Eva Toulouze et Laur Vallikivi

NOTE DE L'AUTEUR

Les recherches présentées ont été financées par l'Union Européenne par l'intermédiaire des Fonds européens de développement régional (Centre d'excellence CECT) par le projet n° 8335 de la Fondation estonienne pour la recherche (Eesti Teadusfond), par le Conseil estonien pour la recherche, PUT 590 et PUT 712.

- 1 Les recensements représentent l'outil principal et le plus accessible pour évaluer les pratiques et les compétences linguistiques des populations que nous étudions. Toutefois, personne aujourd'hui ne se laisse entraîner par l'illusion de la valeur absolue, de « l'objectivité » des résultats des recensements. En même temps, nier leur valeur serait irresponsable. Il faut donc se demander ce que les recensements nous disent réellement, ce qu'ils ne peuvent pas nous dire, et par conséquent nous interroger sur l'idéologie qui les sous-tend, sur les questions auxquels ils apportent des réponses ainsi que sur la manière dont ils ont été menés. Pour qui étudie les peuples finno-ougriens, les derniers recensements suscitent nombre de questions auxquelles il n'est pas facile de trouver des réponses. Entre 1989 et 2002, on assiste à une augmentation des effectifs de la plupart des populations finno-ougriennes ; dans le recensement de 2010, qui est le dernier en date,

cette tendance continue pour certaines populations, tandis que pour d'autres, en revanche, elle s'est inversée. L'une de ces questions tient au fait que la corrélation entre le nombre de personnes se rattachant à un groupe ethnique et le nombre de celles qui affirment en maîtriser la langue fait apparaître un décalage significatif. Toutefois, les statistiques sur la maîtrise des langues autochtones, elles, restent univoques : la tendance à une baisse drastique du nombre des personnes connaissant la langue de leur ethnie est continue et particulièrement rapide. Comment expliquer cette fourchette qui va en s'élargissant ? Assistons-nous à des phénomènes particulièrement rapides d'assimilation linguistique ? Est-ce que les données sont, d'une manière ou d'une autre, problématiques ? Doivent-elles être remises en cause ? Nous disposons d'excellents matériaux pour nourrir notre réflexion, dans les études publiées dans le cadre du programme de « monitoring » des recensements en Russie. Ce suivi de la préparation et du déroulement des recensements ont eu lieu en 2002 et 2010 et ont donné lieu à des recueils d'articles riches en réflexions (Stepanov, Tiškov 2007 ; Stepanov 2011). Ces activités de surveillance n'ont pas forcément plu à tout le monde : en 2002, V. L. Sokolin, responsable à l'époque de Goskomstat¹, a envoyé une directive aux organisations locales en leur demandant de « prendre des mesures pour n'autoriser au moment du recensement aucune observation et d'en informer le Goskomstat ». Ces lettres, envoyées aussi aux représentants du Président de la Russie dans les régions, ont été diffusées dans les villes et les raïons, sans pour autant aboutir à des résultats concrets² (Sokolovskij 2010, p. 392-395). Pour expliquer ces phénomènes et pour comprendre ce que l'on peut tirer des statistiques disponibles, il nous faut remonter à des questions plus générales, concernant les recensements en général et les recensements en Russie en particulier. De plus, nous disposons, heureusement, pour 2002 et 2010, de données particulièrement détaillées : les « micro-bases de données » au niveau des régions voire des villages, même si leur utilisation n'est pas sans poser des problèmes (cf. infra). Les auteurs de cet article, qui sont anthropologues et ne travaillent pas en règle générale sur les données quantitatives, les ont mises à profit de manière critique et les confrontent à des réalités que leurs études de terrain leur ont permis de connaître de manière approfondie, même si leurs méthodes d'observation les amènent à ne pas faire appel aux entretiens formels, aux formulaires et à d'autres méthodes analogues. Leurs études qualitatives leur permettront d'évaluer l'adéquation des chiffres proposés par les recensements et de tirer quelques conclusions quant aux questions qu'il est salutaire de se poser dans l'appréciation de ces résultats. Ils espèrent que cela encouragera d'autres spécialistes à se pencher sur des aires qu'ils connaissent bien pour affiner de manière compétente les analyses de situation.

Recensements et nationalités

- 2 Il n'est un secret pour personne que tout acte de recensement est un acte éminemment politique : comme l'affirment Dominique Arel et David Kertzer, « la connaissance était le pouvoir ; la connaissance de la population que produit le recensement donnait aux détenteurs du pouvoir un aperçu des conditions sociales, leur permettait de connaître la population et de concevoir des politiques à son sujet » (Kertzer, Arel 2001, p. 6 ; Villaveces-Izquierdo 2004, p. 178). Plus précisément, le recensement permet d'apprécier les priorités du pouvoir en place ; par le choix de ses variables, on peut comprendre ce qu'il veut voir mais aussi, et surtout, ce qu'il choisit de ne pas voir (Villaveces-

Izquierdo 2004, p. 179 ; Uvin 2001, p. 170). Ainsi, les débats en Russie au début du millénaire sur « quoi faire de la langue maternelle » sont-ils éclairants sur les priorités de l'État russe à l'heure actuelle – nous y reviendrons. D'ailleurs les recensements sont souvent regardés de manière différente par différents acteurs sociaux. Le but principal du recensement, en Russie, est d'être « une ressource fédérale d'information ». Ainsi, il est vu par les services de l'État comme un outil politique, il est instrumentalisé. En même temps, la société attend des recensements qu'ils lui servent de miroir ; les chercheurs voudraient pouvoir s'en servir comme outils d'analyse de la réalité. Ces deux visions entrent en contradiction l'une avec l'autre (Tiškov 2003a, p. 21). Parmi les questions qui se posent sur la manière de mener les recensements, celle du choix entre l'approche objective et l'approche subjective a fait couler de l'encre au ^{xx}e siècle : fallait-il s'appuyer sur des données existantes et indiscutables, comme la généalogie, ou bien laisser les citoyens répondre conformément à leur auto-identification, c'est-à-dire « établir objectivement l'état d'une conscience subjective » (d'après l'expression de Kertzer, Arel 2001, p. 20) ? Les recensements menés jusqu'ici en Union soviétique comme en Russie ont fait indiscutablement le choix de la deuxième solution.

- 3 Le choix des catégories est en soi significatif et permet de souligner une double caractéristique du recensement : en même temps, il représente et il transforme. La représentation n'est pas neutre et ne saurait l'être : les catégories sont déterminées par les décideurs, ce qui, dans le cas d'un pays multiculturel, leur confère le rôle particulier d'identifier l'Autre et de le cantonner dans les limites voulues. Comme le dit l'anthropologue James Scott (1998, p. 83) : « elles sont une mélodie d'autorité sur laquelle la plus grande partie de la population doit danser » ; et encore, détaillant le fonctionnement de ces mécanismes : « les fonctionnaires de l'État peuvent souvent imposer leurs catégories et leurs simplifications parce que l'État est la mieux équipé des institutions pour traiter les gens suivant ses schémas. Ainsi, des catégories qui ont pu au départ n'être que des inventions artificielles de responsables de cadastres, de recenseurs, de juges ou d'officiers de police peuvent finir par devenir des catégories qui organisent l'expérience quotidienne des gens justement parce qu'elles sont inscrites dans les institutions étatiques qui structurent cette expérience » (Scott 1998, p. 82-83). Du coup, différents intérêts s'affrontent et s'actualisent sur le terrain du recensement ; on a vu, lors du recensement en Russie en 2010, des campagnes pour l'affirmation de groupes ethniques qui prétendent à un statut à part entière : pensons, pour prendre quelques exemples, aux Pomores³, aux Iz'vatas⁴ (Šabaev 2011), aux Bessermans⁵, aux Kriachens⁶. On a assisté, dans le même temps, aux campagnes des ethnies auxquelles ces groupes ont été rattachés dans le passé pour que les gens se disent komis ou tatares, afin de ne pas diviser et affaiblir lesdites ethnies. Dans d'autres cas, différents enjeux mettent en cause des acteurs de niveaux divers : la peur de devenir minoritaire, la volonté de prouver une certaine emprise sur le terrain, la peur de retomber au-dessous de la barre du million d'habitants, etc. C'est ce que Kertzel et Arel appellent « une bataille pour des proportions relatives » (2001, p. 30). Ainsi, l'importance démiurgique de l'affirmation⁷ prend-elle toute son ampleur⁸, comme l'ont fait remarquer différents chercheurs à propos de nombreux pays (par exemple, la création de catégories nouvelles, visant à rompre l'ancien ordre social en Chine : Szreter, Sholkamy, Dharmalingam 2004, p. 149, sur la création d'une « population noire »). Cette influence certaine sur les communautés peut également s'actualiser au niveau des individus pour créer de nouveaux types de personnalités, certaines correspondant à la norme, d'autres « déviantes », ce qui, comme

le souligne Greenhalgh, leur ouvre dans leurs vies des perspectives différentes (Greenhalgh 2004, p. 150). En même temps, en catégorisant, les recensements ils fixent ce qui dans la réalité correspond, la plupart du temps, à un état de choses beaucoup plus fluide. En fixant, ils agissent sur la conscience des individus et, à la longue, la transforment. Le pouvoir soviétique a fait le choix de construire son territoire sur une base ethnique : les recensements en sont une preuve tangible (Goldscheider 2001, p. 71, 88). La situation politique à l'époque de la prise de pouvoir par les bolcheviks et les conditions du maintien de ce pouvoir les y incitaient. La Russie multi-ethnique était une réalité intuitivement perceptible et indiscutable, même si elle était flexible d'une manière bien différente de celle qu'une structure administrative, par nature figée, pouvait représenter. Il était donc nécessaire pour cette dernière de délimiter les catégories, de les rendre mutuellement exclusives (Kertzer, Arel 2001, p. 9). En un siècle, notamment grâce aux recensements⁹, les autorités soviétiques ont réussi à asseoir la notion de « nationalité » de manière quasiment indiscutable, de sorte que les populations elles-mêmes, et bien des chercheurs, les prennent aujourd'hui comme des catégories existentielles et non comme des constructions. Abramson souligne le caractère paradoxal de cette situation : la « réalité objective » de l'identité nationale ne peut être conceptualisée qu'en « termes subjectifs » (Abramson 2001, p.177). La notion de catégories « mutuellement exclusives » a pour conséquence de ne pas permettre une adéquation réelle des résultats des recensements à la conscience de la population de la Russie. En effet, les situations frontières, mixtes, hybrides, se multiplient. Il suffit de prendre l'exemple des mariages mixtes et des enfants de ces mariages¹⁰. Contraints de choisir, ils seront amenés, très vraisemblablement, à faire violence à leur conscience. C'est ainsi que les observateurs ont fait remarquer que les résultats auraient été certainement différents si les gens avaient eu la possibilité d'apporter des réponses multiples aux questions portant sur la nationalité : par exemple dans le cas des Oudmourtes, les résultats auraient été certainement différents, estime le responsable du monitoring en Oudmourtie (Voroncov, Semenov 2011, p. 269). Ici, il ne va pas être question de la catégorie de « nationalité », qui appellerait une réflexion beaucoup plus vaste, mais de la question de la langue, qui, cependant, lui est étroitement corrélée : en effet, en Russie (mais pas seulement), la langue est traditionnellement, dans les recensements, le critère premier de l'appartenance ethnique¹¹ (Kertzer, Arel 2001, p. 26), le principal « décodeur » de la « nationalité » (Arel 2001, p. 95), le « marqueur de la composition tribale » (Slezkine 1994, p. 427-428). C'est ainsi que les deux notions se trouvent entremêlées, et que nous ne pourrions pas, tout au long de ces réflexions, les dissocier entièrement.

Les listes de nationalités

- 4 La question de limiter les nationalités à un nombre bien défini, à une liste fermée, traverse l'histoire des recensements soviétiques, puisqu'elle se pose dès 1926, quand géographes et ethnographes ont été amenés à en proposer une avant et après le recensement. Sur la base des résultats, une liste provisoire de nationalités non prévues avait été établie, qui fut discutée à Moscou a posteriori (Hirsch 2004, p. 137). Ce modèle sera reproduit dans les recensements suivants, qui partent d'une large liste de départ, « consolidée » en rassemblant les groupes en plus larges nationalités : en 1926, 530 appellations débouchent sur 194 entités plus fédérantes ; en 1939, 769 sont regroupées en 168 ; en 1989, 823 en 128 (Abramson 2001, p. 185). Le recensement de 2002,

en revanche, procède sur plusieurs niveaux, permettant ainsi la prise en compte de formes plus subtiles d'identité. C'est là la principale innovation indiscutée de ce recensement (Stepanov, Tiškov 2007, p. 33).

La langue dans les recensements en Russie

- 5 Si nous avons senti la nécessité d'écrire cet article, c'est parce que la place de la langue dans les recensements réalisés depuis plus d'un siècle en Russie, et plus particulièrement dans les trois derniers, est un facteur considérable de confusion. Cette question a donné lieu à des débats et à des décisions controversées dans les instances de conception des recensements, qui ont des conséquences en aval sur les résultats des recensements et sur les possibilités de les comparer sur l'axe chronologique. Les chercheurs et les autorités sont conscients des difficultés que pose cet ensemble de questions, et ils ont essayé d'y répondre au mieux : par exemple, l'Académie des sciences a été sollicitée pour proposer un questionnaire linguistique. Sa proposition était intéressante : évitant les notions de « maîtrise » ou de « connaissance », les questions proposées utilisaient les verbes « parler », « utiliser », se concentrant donc sur les pratiques plus que sur les compétences¹². Mais le résultat final a été un retour à la question sur la langue maternelle, pour des raisons de financement et de retards dans l'élaboration mathématique du programme (Sokolovskij 2010, p. 396-397). De plus, ici comme ailleurs, voire plus qu'ailleurs, des dysfonctionnements ont pu avoir lieu, voire des erreurs, qui ne sont pas non plus sans conséquences sur les résultats. Certes, nulle entreprise, et surtout nulle entreprise de cette ampleur, n'est à l'abri d'erreurs – comme le remarque David Anderson, tout débat à ce sujet est souvent plus une affirmation idéologique qu'une évaluation technique (Anderson 2011, p. 21) – et les chercheurs russes eux-mêmes soulignent qu'il faut prendre leurs données avec prudence (Podlesnyh 2012). L'une des raisons le plus souvent relevées tient au fait qu'il est important de ne pas mesurer les résultats des recensements sur ces questions à la lumière de paramètres uniquement démographiques (telles la natalité, la mortalité, les migrations), mais qu'il faut tenir largement compte des « processus interethniques » (Bogojavlenskij 2004, p. 2). Ce n'est bien sûr pas là une remarque propre aux recensements russes, des phénomènes du même ordre ayant été notés ailleurs (Goldscheider 2001, p. 84, pour les Indiens des États-Unis). Il faut également tenir compte d'un phénomène tout aussi réel en matière de langue qu'en matière d'ethnicité, qui est la fluidité, opposée à l'immobilité que suggère le recensement. Ceci est vrai dans toutes sortes de situations non standard ou liminaires, qui sont en réalité devenues de plus en plus fréquentes en Russie comme ailleurs dans le monde. Les recensements ne sont pas des outils efficaces pour rendre compte de ces situations particulières. Par exemple, les pratiques linguistiques des enfants de familles mixtes (de même que leur auto-identification ethnique) sont difficilement captables dans la simplicité d'un questionnaire de recensement, de même que leur évolution au fil des années demeure souvent imprévisible (pour quelques exemples concernant les Nénetses, Vallikivi 2013 ; pour un exemple sur les couples mixtes aux États-Unis, Goldscheider 2001, p. 84). Les langues d'usage peuvent changer au cours d'une vie ; aux premières peuvent venir s'en ajouter de nouvelles ; des changements intergénérationnels se produisent souvent (Arel 2001, p. 93). La plupart du temps, c'est la particularité de telle ou telle situation dans toute sa complexité qui va s'avérer déterminante sur les choix, *hic et nunc*, d'une personne. Les valeurs absolues ne fonctionnent pas en cette matière : tout est question de

positionnement, de contexte, de situation spécifique. En même temps, comme nous l'avons évoqué plus haut pour l'ethnicité, les résultats des recensements ne sont pas sans importance pour la politique linguistique dans telle ou telle localité : les subventions du centre dépendent de la taille de la population, les demandes de la population en matière d'enseignement peuvent être soutenues par des données découlant de ces résultats, de même qu'elles peuvent être sabordées par des résultats ne permettant pas de les prendre au sérieux. Comme le souligne Tiškov¹³, il serait naturel d'utiliser ces données dans l'élaboration d'une politique d'éducation (mais il regrette que les recenseurs aient ignoré en général cette dimension) (Tiškov 2003, p. 22). Comme le souligne Dominique Arel, les recensements, en matière de langue, seraient en principe susceptibles de relever trois types de situations : « la langue apprise en premier ; la langue le plus fréquemment utilisée, notamment au moment du recensement ; la connaissance de la langue ou des langues officielle(s) » (Arel 2001, p. 97).

Aperçu historique

- 6 C'est au Congrès mondial des statisticiens, qui s'est tenu à Saint-Pétersbourg en 1876, que la notion de langue de communication, « la langue utilisée dans les situations ordinaires de communication », entre en vigueur. C'est ce qui sera appelé plus tard en Russie, et notamment lors du premier recensement général, celui de 1897, « langue maternelle » (Podlesnyh 2008, p. 39). Dans ce premier grand recensement, la religion et la langue étaient des catégories reconnues, alors que l'ethnicité, ce qu'on appellera plus tard la « nationalité¹⁴ » ne fait son entrée que par la petite porte, puisqu'elle est considérée comme implicitement donnée par les résultats sur la langue. La langue notée est celle que chacun considère comme sa langue « maternelle »¹⁵ et toutes les langues sauf le russe, le petit russe¹⁶ et le biélorusse doivent être écrites en toutes lettres (Tiškov 2003a, p. 29 ; Podlesnyh 2008, p. 43). Le premier recensement soviétique, celui de 1926, fut préparé soigneusement, avec 150 000 recenseurs, surtout enseignants et étudiants issus des grandes villes, Russes pour la plupart, connaissant souvent les langues locales. En même temps, ils avaient une charge lourde – 100 entretiens par jour à la campagne, 75 en ville ; ceci peut expliquer certaines négligences dans les réponses. Les recensés devaient choisir leur langue maternelle eux-mêmes ; si celle-ci ne coïncidait pas avec la nationalité annoncée, elle aussi au choix de la personne interrogée, cela était vu comme une information sur le degré d'assimilation ou de russification de la personne (Hirsch 2004, p. 135–137). C'est lors de ce recensement que se pose pour la première fois la question de la « liste » officielle des nationalités reconnues (cf. infra). L'intérêt de ce recensement, surtout dans sa version polaire¹⁷, tient à l'instruction explicite donnée aux recenseurs d'interroger personnellement tous les chefs de famille (Anderson 2011, p. 7). Les recensements suivants, à l'exception de celui de 2002, contiennent tous une question sur la langue maternelle des recensés. Il s'agit, dans les tout premiers, ceux de 1926 et 1939, de la langue que le recensé lui-même considère comme sa langue maternelle, comme celle qu'il utilise le plus fréquemment et qu'il maîtrise le mieux. À partir de 1939, dans les instructions pour les recenseurs figure la mention « elle peut ne pas toujours coïncider avec la nationalité ». Nous verrons que cela peut poser des problèmes dans la réalisation du recensement. Dans ces instructions, entre 1959 et 1989 (c'est-à-dire aussi aux recensements de 1970 et de 1979), il est précisé que si le recensé est en difficulté pour répondre à cette question, il devra nommer la langue qu'il maîtrise le mieux ou qu'il utilise en famille – ce qui amène à mettre sur le même plan, voire à confondre, la

compétence et l'usage (Podlesnyh 2008, p. 43–44). Dans tous ces recensements, le multilinguisme n'est pas sérieusement pris en compte : dans les instructions, il est précisé que si les recensés affirment connaître plusieurs langues de l'URSS, les recenseurs ne doivent noter que celle qu'ils connaissent le mieux. Ainsi, le multilinguisme n'est ni favorisé ni simplement admis.

- 7 Un tournant est amorcé en 2002. Pour la première fois, le référendum a lieu sur la base d'une loi (celle du 27 décembre 2001) (Tiškov 2003a, p. 21). Tiškov évalue cette loi en termes sévères : « De l'expérience passée, on a pris le pire, et les nouveautés n'ont aucunement été ce qu'il y avait de mieux » (ibid.). Là, au bout d'une discussion animée, une solution en deux questions est adoptée : 1. Maîtrisez-vous le russe ? (réponse oui ou non) ; 2. Quelles autres langues maîtrisez-vous ? (trois possibilités de réponse) (Podlesnyh 2008, p. 43–44). La question sur la langue maternelle n'est pas posée dans les matériaux de base du recensement, mais si la langue maternelle n'est pas le russe, instruction est donnée aux recenseurs de la noter dans la première case sur les trois réservées à la deuxième question (Stepanov, Tiškov 2007, p. 56). Cette solution a conduit à des difficultés d'interprétation des données collectées, en raison (cf. infra) des traitements hétérogènes du questionnaire suivant les recenseurs. En 2010, la solution adoptée en 2002, malgré les critiques, a été reprise sans élaboration particulière ; la seule différence étant la présence, désormais acquise, de la catégorie de langue maternelle, qui n'est donc plus seulement laissée à la discrétion du recenseur dans les instructions, mais a une présence à part entière ; c'est la troisième des questions posées. De même qu'en 2002, comme il y a une question particulière sur le russe, le russe n'a pas sa place dans les réponses à la question sur les autres langues. Désormais tous doivent remplir le questionnaire, même les enfants en bas âge : dans leur cas, ce sont les parents qui choisissent les réponses. Il est intéressant de noter que la question sur la langue maternelle n'a pas pour objectif de rendre compte d'une compétence : « Si le recensé est en difficulté pour choisir une langue maternelle, il faudra donner préférence à celle dont il se souvient ne serait-ce que quelque peu ». Mais dans ce cas comme dans celui du recensement précédent, le monitoring mené dans vingt sujets de la Fédération de Russie montre que les instructions n'ont pas été respectées : non seulement la brochure les contenant n'est pas arrivée partout, mais même là où elle a été distribuée, les recenseurs n'ont pas suivi les instructions qu'elle explicitait (Podlesnyh 2008, p. 46). Nous le montrerons à l'aide d'exemples ; d'autant que la restructuration des règles du jeu et leur non-respect par les recenseurs (par exemple l'omission de la question sur la compétence) ainsi que les plages de flou qu'elles contiennent ont des conséquences sur les résultats, et entre les deux derniers recensements, nous voyons des diminutions des compétences linguistiques si drastiques qu'elles n'en sont pas toujours crédibles (par exemple la diminution du nombre des locuteurs du carélien de moitié, des locuteurs du nganassane de quatre fois, etc. : voir le tableau en annexe). Dans les deux derniers recensements, une question explicite est consacrée à la connaissance du russe : c'est d'ailleurs le point qui intéresse avant tout le pouvoir central, russophone. Ce qu'il veut surtout savoir, c'est le nombre de personnes ne connaissant pas le russe (cela peut apparaître comme un problème), ainsi que le nombre de personnes en voie d'assimilation – celle-ci pouvant être mesurée grâce au nombre de personnes donnant le russe comme leur langue maternelle. D'après les spécialistes de l'Académie des sciences, les recensements actuels ont pour effet de surévaluer la place du russe (Stepanov, Tiškov 2007, p. 64), alors que le système précédent, toujours pour les mêmes chercheurs, avait pour effet d'en sous-

estimer l'importance (Tiškov 2003a, p. 27–28). Il semble en même temps que ces chercheurs soient inquiets de ce qu'ils appellent le « nationalisme périphérique »¹⁸, c'est-à-dire celui des peuples non russes (par exemple Tiškov 2003b, p. 211–212), qu'ils croient capable d'infléchir la réalité, qui serait davantage en faveur du russe que les chiffres ne pourraient le montrer. Il nous semble que les recensements de 2002 et de 2010 ont au contraire l'effet inverse. C'est ce que nous essaierons de montrer dans la suite de cet article.

Débats et difficultés : la notion de langue maternelle

- 8 Les discussions les plus vives eurent lieu lors de la préparation du recensement de 2002. Les auteurs de la conception désiraient, avec ce recensement, avoir un tableau exhaustif des langues effectivement parlées en Russie, avec leur aire d'utilisation. Ils avaient décidé d'éliminer la notion de « langue maternelle », complexe et surtout dépourvue de contenu concret. Il faut noter qu'une version précédemment approuvée du questionnaire était plus explicite et aurait apporté plus d'informations : elle prévoyait une première question sur la langue maternelle : a) le russe, b) une autre langue que le russe. La deuxième question était qualitative : maîtrisez-vous couramment, a) votre langue maternelle b) le russe (si le russe n'est pas la langue maternelle) ; une troisième question portait sur la maîtrise éventuelle d'une autre langue, préférence étant donnée aux langues de la Russie (Tiškov 2003a, p. 33). Ici, les données idéologiques (langue maternelle) et qualitatives étaient couvertes. Or, au tout dernier moment, il fut fait pression pour rajouter la notion de langue maternelle, et cet ajout de toute dernière minute est à l'origine de la confusion qui règne dans les résultats : le ministre des nationalités Zorin fit circuler « une rectification téléphonique », confirmée par la suite dans les instructions données par l'organisme organisateur du recensement, le Goskomstat : « rétablir la langue maternelle », sous l'ancienne forme, soviétique, qui ne permettait pas de préjuger de la maîtrise ou non de cette langue. De plus, certains recenseurs suivirent ces nouvelles instructions, d'autres non (Stepanov, Tiškov 2007, p. 63). En conséquence, bien des chercheurs se plaignent des dommages causés par les décisions déraisonnables de 2002 (Klement'ev 2003, p. 5). La question de la notion de langue maternelle continue de prêter à discussion. En effet, la confusion règne quant au sens exact de cette notion. Elle peut être interprétée de manières fort différentes par les personnes interrogées : la langue maternelle peut être la langue des parents, ou encore la langue de la nationalité à laquelle on se rattache, mais ce peut être aussi la langue utilisée activement dans la famille, ou encore une langue jadis parlée dans la famille, mais que le recensé a oubliée. Jamais l'ambiguïté n'a été levée (Arel 2001, p. 115). Abramson souligne la complexité situationnelle de l'utilisation des langues dans les aires de multilinguisme, que ces questions ne permettaient aucunement d'illuminer (Abramson 2001, p. 190–191). En 1989, 5,4 % des personnes recensées ont fait apparaître un décalage entre leur appartenance ethnique et la langue qu'ils déclarent être leur langue maternelle : ce n'est pas beaucoup, et cela montre que la très grande majorité des personnes interrogées, sans doute par inertie, considère comme langue maternelle la langue de sa « nationalité », quel que soit son rapport personnel à cette langue. D'après Tiškov, qui présente ces chiffres, c'est là un chiffre absolument non représentatif de la réalité de ceux « qui étaient en transit dans le passage au russe » (Tiškov 2003a, p. 27).

Erreurs humaines

- 9 L'énumération des erreurs dans la réalisation concrète du recensement serait longue. Nous nous contenterons ici de quelques têtes de chapitres significatives. Certains chercheurs soulignent les causes générales du non-fonctionnement des derniers recensements. Parmi celles-ci, la composition de la commission, avec un seul expert pour une majorité absolue de fonctionnaires ; l'inertie et la méfiance envers les innovations, liées en grande partie au retard pris dans la préparation du recensement et à la hâte qui a présidé à sa mise en œuvre ; de même, on souligne les interférences de l'administration présidentielle et de fonctionnaires de haut niveau, exerçant des pressions auxquelles il était impossible de résister, et le faible niveau de dialogue avec les experts (Tiškov¹⁹ 2003a, p. 10, 23). Dans les bilans de la préparation du recensement de 2010, ce sont les difficultés matérielles qui sont mises en avant, avec une surcharge de travail pour les recenseurs, de mauvaises conditions matérielles ou de sécurité des données (Stepanov 2011). Au niveau de la réalisation concrète, le travail des recenseurs – pourtant soigneusement sélectionnés et approuvés par les organes du ministère de l'Intérieur (Simonov 2007, p. 118) – a été mis en cause sur plusieurs plans. Les recenseurs avaient un lourd travail, mal payé (Klement'ev 2003, p. 7 ; Podlesnyh 2008, p. 46). Ils ont laissé de côté, estiment Stepanov et Tiškov, entre 5 et 12 % de la population : habitants des grandes villes, migrants de l'ex-URSS, de Chine et du Vietnam, habitants de zones peu accessibles, dont une partie des nomades du nord. Des pressions politiques avaient pour but de garder le statut de villes de plus d'un million d'habitants, de justifier l'autonomie de certains groupes ethniques, ou de l'emporter dans une rivalité entre nationalités (Stepanov Tiškov 2007, p. 21–22). Ces auteurs estiment d'ailleurs que les deux travers existent dans le recensement de 2002 : surévaluation et sous-évaluation de populations diverses (Stepanov Tiškov 2007, p. 21). Analysant la situation créée en Carélie, Klement'ev souligne que la grande majorité des recenseurs étaient Russes et porteurs du stéréotype selon lequel la population urbaine devait avoir comme langue maternelle le russe : ce sont eux qui ont négligé cette dimension du recensement. Ainsi, dès lors que quelqu'un répondait à la première question, celle de la maîtrise du russe, de manière positive, bien souvent le recenseur ne posait ni la question de la langue maternelle (la question fantôme de 2002) ni celle de la maîtrise d'autres langues, considérant la réponse comme acquise d'avance : c'est ainsi que des Vepses ou des Caréliens se sont retrouvés assimilés aux Russes (Klement'ev 2003, p. 5, 7). D'autres soulignent que les recenseurs ne posaient que rarement la question de la langue maternelle, convaincus qu'ils étaient qu'elle devait coïncider avec la nationalité annoncée (Barrett 2003, p. 181 ; Podlesnyh 2008, p. 46). Ajoutons que la plupart des recenseurs étant Russes, il était rare qu'ils connussent les langues autochtones. Cela a pu poser des problèmes auprès d'une partie de la population, qui n'a pas forcément du russe une connaissance fine²⁰. Souvent, par ailleurs, le travail n'a pas été accompli directement auprès de la population, mais par l'intermédiaire des responsables municipaux dans les centres des raïons ou par téléphone. Certains auteurs présentent cette pratique comme positive, prétendant qu'elle limitait le risque d'erreurs dans la mesure où c'étaient les recenseurs les plus expérimentés qui y étaient affectés (Klement'ev 2003, p. 6). Nous serions tentés, à l'inverse, de douter des résultats de ce type d'enquête, surtout quand il est question non seulement de nationalité mais aussi de langue maternelle ou de maîtrise des langues. Nous avons connaissance de plusieurs villages dans des régions d'accès difficile, qui n'ont pas vu un seul recenseur. Sachant

qu'en général les administrations, notamment en Sibérie, ne se composent pas d'autochtones, mais de personnes venues d'ailleurs, surtout de Russes d'Europe ou d'Ukrainiens, dépourvus de la moindre sensibilité aux questions autochtones et ne connaissant les familles autochtones que superficiellement, on peut douter du caractère sérieux de réponses portant sur les auto-identifications, toujours complexes, et sur les questions linguistiques. Par ailleurs, nous ne pouvons pas exclure les possibilités de manipulations visant à montrer la prédominance de tel ou tel groupe ethnique. Nous avons un exemple au Bachkortostan, où Eva Toulouze fait depuis quelque temps ses travaux de terrain (cf. infra), ce qui va dans le sens d'autres expériences historiques dans la même région : alors qu'on ne rencontre pas dans le nord de la République de personnes se présentant comme bachkirs, ceux-ci sont dominants dans les résultats du recensement. Enfin, certaines négligences aboutissent à des résultats absurdes. Ainsi, dans le recensement de 2010, nous trouvons un nombre anormalement élevé de Nénetses (90) qui prétendent avoir l'allemand pour langue maternelle²¹. Si ce phénomène annonce une anomalie considérable et intéressante, il ne faut pas oublier que l'adjectif correspondant à nénetse est en russe НЕНЕЦКИЙ (*neneckij*) alors que celui signifiant allemand est НЕМЕЦКИЙ (*nemeckij*), c'est-à-dire présentant une différence d'une seule lettre, et encore relativement proche (m-n). C'est là une explication suffisante de ce drôle de phénomène.

Décalages entre nationalité et langues maternelles

- 10 Nous allons nous intéresser ici à des exemples concrets, qui nous permettront d'apprécier le rapport entre résultats du recensement et réalité. Pour en évaluer l'étendue, notons quelques chiffres pour les peuples du nord : le pourcentage des autochtones du nord présentant le russe comme leur langue maternelle était de 15 % en 1959, de 23 % en 1970, de 29 % en 1979, de 36 % en 1989, alors même que celui de ceux qui considèrent la langue de leur communauté comme leur langue maternelle diminue d'autant : 76 % en 1959, 52 % en 1989 (Bogojavlenskij 2004, p. 3). On peut difficilement imaginer que quelqu'un présente le russe comme sa langue maternelle sans la maîtriser, comme dans le cas des langues vernaculaires.

Études de cas

- 11 Ces réflexions seront illustrées par quelques études de cas, correspondant aux terrains effectués par les auteurs de cet article : ils se pencheront sur quatre situations particulières, mettant en rapport les informations des micro-bases de données avec les observations qualitatives faites lors du terrain et sur leurs connaissances en tant que chercheurs. Ces terrains portent sur deux peuples, les Oudmourtes et les Nénetses. On trouvera en annexe les chiffres d'ensemble présentés dans les résultats du recensement. En même temps ces chiffres, dans leur approche synthétique, effacent l'hétérogénéité de la carte ethnique de la Russie et risquent de donner de la réalité une image distordue, pour toutes les raisons que nous avons évoquées plus haut. Avec les exemples ci-dessous, nous entendons illustrer ces constatations. L'Office national russe de la statistique a donné accès aux données des recensements de 2002 et de 2010²² avec certaines réserves. Sur la base des micro-bases de données, on peut établir des tableaux des informations qui nous intéressent (par exemple, combien d'Oudmourtes vivent dans telle ou telle région,

combien d'entre eux savent le russe, l'oudmourte, etc.). En même temps, il faut souligner que ces données ne sont pas revues – contrairement à ce qui se passe avant de rendre publiques les données officielles, afin d'éliminer les contradictions. En fait, nous ignorons en quoi consistent concrètement ces ajustements. De plus, les données peuvent être délibérément faussées, et les utilisateurs des micro-bases de données en sont d'ailleurs dûment informés. Ceci est expliqué par le fait que les petits chiffres ne peuvent pas être rendus publics, de peur de violer l'anonymat du recensement : il pourrait être possible de reconstruire des informations concernant des individus précis²³.

- 12 Quand la réponse à telle ou telle catégorie porte sur un nombre d'individus isolés (moins de cinq en général), le résultat inscrit est 0. De ce fait, ces bases de données ne permettent pas de faire de sommes fiables, puisqu'en général, en raison de ces valeurs cachées, elles sont inférieures aux données officielles. Mais quand on prend un village précis et les informations le concernant, on peut constater que les données des micro-bases de données diffèrent relativement peu des données officielles, au moins pour autant que nous soyons parvenus à les comparer. Compte tenu de l'objectif de notre article, les différences éventuelles entre les données officielles et celles qui ne le sont pas ne sont pas particulièrement importantes ; ce qui nous intéresse, c'est ce que cette comparaison nous permet de déduire sur la fiabilité des données du recensement. Nous trouvons des exemples où les données chiffrées correspondent dans les grandes lignes à la situation que nous avons rencontrée dans nos terrains, et des exemples où elles sont radicalement différentes.

Les Oudmourtes

- 13 Comme dans le cas de bien d'autres communautés finno-ougriennes, le recensement de 2010 témoigne d'une brusque chute démographique, qui avait été amorcée en 2002 – les Oudmourtes avaient alors perdu, par rapport à 1989, presque 36 000 personnes, et leur part dans la population de la République avait baissé de 1,6 % (Voroncov, Semenov 2007, p. 224–225). Voroncov établit également la comparaison de la situation en Oudmourtie : entre les deux derniers recensements, le nombre des Oudmourtes en Oudmourtie a baissé exactement de 50 000 personnes. En 2010, dans toute la Russie, le nombre d'Oudmourtes avait baissé de près de 85 000 (de 636 906 à 552 299, cf. Annexe 2). Toujours dans l'ensemble de la Russie, pour la même période, entre 2002 et 2010, le nombre d'Oudmourtes parlant oudmourte est passé de 429 411 à 298 628, c'est-à-dire que l'on enregistre une perte de 130 783. En 2010, alors que la dernière question dans le bloc linguistique était la langue maternelle, il apparaît qu'il y a plus d'Oudmourtes qui considèrent l'oudmourte comme leur langue maternelle que d'Oudmourtes qui maîtrisent cette langue, puisqu'ils sont 342 963 (nous retrouverons cette constatation dans tous les cas étudiés).
- 14 Il est certain que le nombre de locuteurs a diminué ; mais nous pouvons avoir des doutes sur la dimension absolue des chiffres qui nous sont présentés. D'abord, nous ne savons pas combien ont pu être les personnes qui, en 2002, ont indiqué maîtriser la langue sans que cela corresponde à une réalité, et ceci parce qu'ils considéraient l'oudmourte comme leur langue maternelle : en effet, conformément aux instructions, les recenseurs devaient demander à propos de la première langue non russe connue si c'était la langue maternelle – or nous savons que beaucoup ne l'ont pas fait. De plus, nous ne pouvons pas non plus savoir dans combien de cas ces questions sur la langue ont été, ou n'ont pas été posées (on

rencontrera ce problème ci-dessous avec les cas nénetse). Non seulement le nombre de locuteurs continue à diminuer drastiquement, mais aussi, dans ce tout dernier recensement, le nombre de ceux qui s'identifient aux Oudmourtes se réduit. Ces données, incontestablement inquiétantes et qui doivent faire réfléchir, représentent une tendance. Mais il est aussi nécessaire de faire des analyses de cas plus précises, pour voir les limites de cette tendance et pour étudier les contre-exemples éventuels. Cela peut permettre de mettre en évidence les conditions induisant tel ou tel phénomène. Nous prendrons ici quelques exemples.

Dans le Sud de l'Oudmourtie

- 15 Eva Toulouze a fait des terrains en Oudmourtie depuis 1994, retournant une fois tous les deux ou trois ans dans les mêmes localités. Naturellement, compte tenu des intérêts de terrain, les localités visitées sont largement habitées par des Oudmourtes. Certains villages sont presque exclusivement oudmourtes : c'est le cas du petit village de Malinovka (en oudmourte : *Emez'gurt*). Ce village a une histoire intéressante. C'était un village relativement florissant dans les années 1920 : c'est là qu'habitait un frère de Kuzebaj Gerd²⁴, et le poète non seulement venait le voir, mais y avait réalisé des expériences aussi bien dans la construction de la maison que dans la culture des arbres fruitiers. C'est sans doute ce souvenir qui a été fatal au village. Dans les années 1930 la maison du frère de Gerd a été détruite et ses restes brûlés comme bois de chauffage ; dans les années 1950, le village a été fermé et détruit. Aleksej Maksimovič Egorov était alors adolescent et il se souvient de la fermeture de son village et de la destruction de la maison de Gerd. Au milieu des années 1980, alors qu'il était enseignant et directeur de l'école de Gurez' Pudga, il prit la décision de faire revivre ce village et se mit à s'y construire une maison, à l'endroit même où se trouvait auparavant celle de sa famille, la maison où il était né. Certains de ses anciens élèves l'ont imité, et aujourd'hui le village se compose d'une seule rue et de quelques maisons. Eva Toulouze et Laur Vallikivi lui ont rendu visite ensemble pour la première fois en 1994, et Eva Toulouze est allée régulièrement le voir lors de tous ses voyages en Oudmourtie. Pendant quelques années, une école primaire, animée par Galina, l'épouse d'Aleksej Egorov, a même fonctionné dans sa maison pour accueillir les enfants du village. Ce que l'exemple de ce village nous montre, c'est le caractère fluctuant des résultats du recensement dans les micro-bases de données, pour des valeurs très petites : en 2010, le village est censé avoir 20 habitants, dont 18 Oudmourtes et 4 Russes. Cela déjà donne un total de plus de 20. Quinze des Oudmourtes ont affirmé connaître l'oudmourte et le considérer comme leur langue maternelle, alors que cinq Oudmourtes ont prétendu avoir le russe pour langue maternelle. On aurait pu s'attendre à ce que des chiffres d'à peine deux dizaines soient traitables de manière univoque et ne posent pas de problèmes. Probablement cette erreur tient-elle à l'algorithme de perturbation insignifiante évoqué ci-dessus. Nous avons des chiffres plus assurés pour un plus gros village du raïon de Kijasovo, Karamas-Pel'ga (nom oudmourte : *Uddjadi*). C'est un village presque exclusivement oudmourte, situé dans un beau site vallonné d'Oudmourtie du Sud. Les données de 2010 indiquent un nombre d'habitants de 575, dont les Oudmourtes représentent 90 % (519), les autres étant surtout des Russes (35, c'est-à-dire 6 %) et d'autres. Les statistiques linguistiques sont univoques : 512 Oudmourtes, à savoir 99 % d'entre eux, maîtrisent l'oudmourte, et ils sont 513 à considérer l'oudmourte comme leur langue maternelle – seuls 7 conférant cette position au russe (un peu plus de 1 %). Il faut également noter que 12 personnes, d'après le

recensement, ne connaissent pas le russe ; dans la mesure où l'oudmourte ne faisait pas partie des langues dans lesquelles le recensement était traduit, il est fort possible que les personnes ne connaissant pas le russe aient été des personnes pour lesquelles quelqu'un d'autre a répondu aux questions du recenseur, donc, très probablement des enfants en âge préscolaire. Les constatations de terrain vont dans le sens des données du recensement, et viennent confirmer ce qui apparaît intuitivement clair, à savoir la considérable résilience de l'oudmourte dans deux conditions : d'abord dans l'écosystème qui lui est le plus naturel, c'est-à-dire à la campagne ; et, surtout, dans un environnement relativement monolingue. Faute d'exposition permanente à la tentation d'embrasser une autre langue et une autre culture, dotées d'un prestige social largement supérieur et soutenues par l'ensemble de l'activité d'un État puissant, l'attrait de cet autre univers n'est pas suffisant pour amener les populations à renoncer à leur langue ; en revanche, il est suffisant pour que la connaissance de la langue de l'État soit généralisée – ce qui ouvre aux Oudmourtes ruraux tout un éventail de solutions d'avenir et donc le choix de leur profession et de leurs études. En même temps, l'existence de personnes recensées ne connaissant pas le russe montre que la communauté présente encore en tant que telle une autonomie considérable.

- 16 Enfin, nous nous pencherons sur une agglomération plus importante, un chef-lieu de raïon, Vavož, qui a 5 817 habitants²⁵. En 2009, Eva y avait rencontré la responsable du raïon, une Oudmourte oudmourtophone. Il s'agit d'une région traditionnellement forte dans les traditions oudmourtes. Aujourd'hui, la population est constituée pour une moitié d'Oudmourtes (2 700, à savoir 46 %) et pour l'autre de Russes (2 790, à savoir 48 %). Ici, le tableau est radicalement différent : bien que les deux tiers de la population oudmourte (1 794 personnes, soit 66 %) considèrent l'oudmourte comme leur langue maternelle, moins de la moitié maîtrise cette langue (1 253 personnes, soit 46 %). La présence du russe dans la vie quotidienne est certainement aussi patente dans le très faible chiffre de personnes présentées comme ignorant le russe. On peut l'interpréter en prétendant que mêmes les enfants d'âge préscolaire ont été exposés au russe et ont une pratique de communication dans cette langue, ce qui peut laisser supposer un certain bilinguisme même à l'intérieur des familles. La tendance des enfants à connaître le russe dès leur plus jeune âge peut impliquer qu'ils sont susceptibles, au fur et à mesure qu'ils grandissent, d'oublier l'oudmourte, même si celui-ci est encore considéré comme leur langue maternelle. Les micro-bases de données permettent, par recoupement, de porter quelques appréciations sur la population des enfants d'âge scolaire. Bien sûr, les erreurs ne sont pas à exclure, mais le tableau, même s'il erre dans les détails, devrait pouvoir donner des ordres d'idées crédibles. Les Oudmourtes scolarisés sont 428 à Vavož, dont seuls 17 % (72) maîtrisent la langue ; le double, c'est-à-dire 156 d'entre eux, considère l'oudmourte comme langue maternelle, alors que pour 271 la langue maternelle est le russe : ce sont donc, d'ores et déjà, des Oudmourtes russophones. Quant aux enfants fréquentant des institutions préscolaires, les données sont sans doute soumises à caution, car le recensement ne note que 12 enfants connaissant l'oudmourte. On ne peut bien sûr pas être certain que les informations aient été recueillies pour tous les enfants ; cependant, d'après les informations données par les parents, la langue maternelle de ces 157 enfants oudmourtes est l'oudmourte pour 48 d'entre eux, le russe pour 111. Certes, la somme est supérieure au chiffre de 157... Donc, même si aujourd'hui, dans une petite ville, la proportion d'Oudmourtes reste honorable et la moitié d'entre eux maîtrisent leur langue, la prédominance du monde russe est perceptible et pèse tout particulièrement sur

les jeunes générations, qui, d'ores et déjà, semblent être inéluctablement orientées vers une russification plus ou moins totale, en tout cas linguistique.

Au Bachkortostan

- 17 La diaspora oudmourte au Bachkortostan n'est pas numériquement lourde, puisqu'elle ne représente au total qu'à peine plus de 20 000 personnes. Cependant, son importance pour la culture oudmourte dépasse largement la dimension quantitative. Les communautés oudmourtes orientales, de même que dans le cas des Maris, remontent au moins au XVIII^e siècle, quand la pression évangélicatrice s'est faite particulièrement lourde dans les zones d'habitat finno-ougrien en Russie centrale. Il y a certainement d'autres facteurs qui ont influé sur la décision de groupes entiers d'Oudmourtes de migrer pour aller chercher de meilleures conditions de vie ailleurs, mais le facteur religieux est resté à ce jour dans les mémoires. En terre bachkire et tatare, les Oudmourtes ont pu se procurer des terres et vivre leur vie à leur manière, sans pression des autochtones qui, pratiquant un islam non envahissant, leur ont permis de pratiquer leur religion en toute tranquillité, tout en maintenant éloignés les missionnaires chrétiens, qui n'ont pratiquement pas eu accès à ces contrées. Des processus ethniques d'assimilation ont cependant eu lieu dans cette région. Vers la fin du XIX^e siècle, les missionnaires musulmans ont suscité la conversion à l'islam de villages entiers d'Oudmourtes. On en garde encore le souvenir dans la région – par exemple le village de Garibaševo était un village oudmourte, qui est passé à l'islam et par voie de conséquence à une identité tatare. Les habitants se souviennent de leurs origines oudmourtes, mais se considèrent comme tatars (Korostelev 2011, p. 76–77). Il n'en reste pas moins que dans la région de Tatyšly, il existe un groupe compact de villages oudmourtes, au nombre de 19, qui sont contigus et qui ont préservé avec une remarquable vitalité des éléments de culture oudmourte disparus ailleurs. Eva Toulouze y a fait trois terrains en 2013 et 2014 (cette dernière année avec Laur Vallikivi), après une expédition pilote en 2011. Plusieurs traits caractéristiques relevés au cours des terrains sont confirmés clairement par les chiffres du recensement, alors que sur un point la pratique et les chiffres sont en contradiction complète.
- 18 Les traits confirmés par les chiffres sont la bonne préservation de la culture oudmourte. En effet, plusieurs villages présentent une composition ethnique homogène ou presque entièrement homogène : Alga, avec 59 habitants, tous Oudmourtes ; Malaja Bal'zuga, avec 246 habitants dont 239 Oudmourtes (toujours d'après les chiffres de la micro-base de données). Dans le cas de ces deux villages, tous les Oudmourtes maîtrisent l'oudmourte. Le village de Novye Tatyšly est un centre relativement important : c'est là qu'a été fondé le Centre culturel national oudmourte, mais surtout, c'est le centre de l'une des coopératives agricoles de la région (entreprise ayant succédé au kolkhoze soviétique et toujours appelée kolkhoze par la population), le principal employeur de la région. Cette coopérative est une coopérative oudmourte, portant un nom oudmourte, « Demen », et elle a été longuement dirigée par un responsable charismatique, Rinat Galjamšin, qui aujourd'hui anime le centre oudmourte (alors que son fils a pris la responsabilité de la coopérative²⁶). Il y a d'autres « kolkhozes » oudmourtes, soit intégralement soit en partie, comme « Rassvet » ou « Fanga ». Le village, où on trouve une école, un grand terrain pour les cérémonies oudmourtes, une mosquée, une cantine, etc., comporte 552 habitants, dont 442, c'est-à-dire 80 %, sont oudmourtes (le reste se compose de 68 Tatars et 38 Bachkirs ; il n'y a pas un seul Russe). Tous les Oudmourtes maîtrisent leur langue

maternelle. Ils sont également multilingues : seules 41 personnes ne parlent pas russe – ce qui est à la fois peu en chiffres absolus et beaucoup si nous tenons compte du fait que le russe est la langue de l'école ; en même temps, 63 parlent tatar et 16 bachkir.

- 19 Enfin, penchons-nous un peu sur le chef-lieu du raïon, qui n'est pas un village oudmourte. Dans cette petite ville de 6 647 habitants²⁷, Verhnie Tatyšly, seules 881 personnes, soit 13 % de la population, se disent oudmourtes. Parmi ces Oudmourtes, 801, c'est-à-dire 91 %, parlent aussi oudmourte, même si le nombre de personnes considérant l'oudmourte comme leur langue maternelle est un peu inférieur (783, soit 89 %). Seuls 29 Oudmourtes ne parlent pas russe, mais 85 % d'entre eux parlent tatar. Donc, de fait, les Oudmourtes de cette agglomération, dans leur majorité, sont trilingues. Ici, les résultats du recensement ne présentent pas de surprises par rapport aux expériences de terrain : la vie dans les villages oudmourtes est en oudmourte, tous maîtrisent effectivement cette langue ; qui plus est, dans le cadre du travail de l'administration locale, l'oudmourte est la première langue employée, ainsi que dans le cadre de Demen (sur cette question, voir Toulouze 2013). La connaissance du russe, indubitablement existante, est faible si l'on pense que c'est la langue de l'école : notre logeuse, une paysanne de Bal'zuga, parle suffisamment le russe pour que nous puissions communiquer, mais pas assez pour avoir des conversations approfondies ; alors qu'elle aime parler – elle vit seule depuis la mort de son mari, ses enfants étant tous mariés et vivant ailleurs (les deux filles dans deux villages voisins – Vjazovka et Verhnie Tatyšly – et le garçon dans la région d'Ekaterinburg) – elle est réduite avec nous à de simples conversations sur des questions quotidiennes. Les enfants qui sont toujours au village jouent en oudmourte. Nous avons donc là, comme nous l'indique le recensement, une situation où la société oudmourte fait preuve d'une forte vitalité. En revanche, c'est sur un autre point que les résultats du recensement suscitent de très fortes interrogations et se situent en contradiction, au moins relative, avec l'expérience de terrain. Il apparaît clairement, dans les chiffres comme dans le vécu quotidien, que nous sommes dans une Russie non russe. Les Russes sont ici en quantité négligeable (2 à 3 %) et, comme l'a exprimé de manière imagée en 2013 une enquêtrice travaillant avec le bureau du procureur de Verhnie Tatyšly, une jeune Russe d'Ufa : « Je me sens à l'étranger ». En revanche, au cours de nos séjours de terrain, nous n'avons jamais rencontré un seul Bachkir, tandis que le monde tatar est omniprésent. Or les recensements montrent une forte présence bachkire dans cette région : pour ne prendre qu'un exemple, la population de Verhnie Tatyšly comprend 3 417 (51 %) Bachkirs et 2 045 (31 %) Tatares. D'où viennent ces Bachkirs ? En approfondissant cette question troublante, nous avons mis la main dans un sac de vipères, qui a donné lieu depuis longtemps à une littérature abondante (par exemple : Gabdrafikov 2007 ; Beljaev 2011 ; Gabdrafikov 2011). En effet la question de l'ethnicité des Turks du Nord-Est du Bachkortostan est depuis longtemps une pierre d'achoppement dans les relations entre Tatares et Bachkirs. Suivant les interprétations, cette population parle une langue intermédiaire, considérée comme un dialecte oriental du tatar par les Tatares, comme un dialecte occidental du bachkir par les Bachkirs (Korostelev 2011, p. 76). Depuis la création du Bachkortostan (1990), mais aussi de la république autonome de Bachkirie en 1919, les autorités bachkires se sont montrées inquiètes du faible nombre de Bachkirs dans certaines régions de leur territoire. L'augmentation de ceux-ci est devenue un objectif politique majeur. Déjà à l'époque soviétique, bien des problèmes ont été posés par les résultats des recensements en Bachkirie ; en 1926, les recenseurs avaient pour instruction de la part de l'administration régionale de ne pas poser la question de la nationalité et d'enregistrer tout le monde

comme bachkir (Hirsch 2004, p. 135–136). La campagne en faveur de l'auto-identification comme bachkirs a connu une forte recrudescence en 1979 ainsi qu'en 2002 (Kul'bačevskaja 2011, p. 49–50).

- 20 Cette tendance s'est clairement confirmée dans le recensement de 2002. Il a été prouvé mathématiquement que l'augmentation exceptionnelle du nombre des Bachkirs ne pouvait guère être réalisée, ni par accroissement naturel ni par assimilation (Kul'bačevskaja 2011, p. 49–50). Restent les effets d'une campagne particulièrement agressive portant sur ces populations marginales. Ainsi, de fortes pressions ont été exercées pour que les gens se disent bachkirs au recensement : « La défense de sa République par l'identification nationale est devenue pour beaucoup de gens une question d'honneur et de patriotisme » (Kul'bačevskaja 2011, p. 47). Or, peu de temps avant le recensement de 2010, le pouvoir a changé au Bachkortostan. Le régime de Murtaza Rahimov, qui avait imposé une domination bachkire par des méthodes contestées dans le pays, a été remplacé par un régime plus modéré, dirigé par Rustem Hamitov. Ceci a suscité l'espoir d'un recensement échappant aux abus du précédent (Gabdrafikov 2011, p. 180). En même temps, les préparatifs avaient été lancés, et ce n'est pas uniquement le pouvoir central qui est impliqué dans la politique de bachkirisation. Les résultats de Verhnie Tatyšly illustrent bien cette situation : les « Bachkirs » de Tatyšly parlent tatar à raison de 94 % (3 227 personnes sur 3 417), alors qu'ils ne sont que le tiers à parler bachkir (1 203, soit 35 %). Par ailleurs, 73 % des Bachkirs déclarent avoir pour langue maternelle le tatar (2 511 personnes)²⁸. La littérature sur ces questions est abondante, car elles ont été discutées aussi bien au Bachkortostan qu'ailleurs (Zabdrifikov 2003, 2004, 2005a, 2005b, etc.)

Les Nénetses

- 21 En ce qui concerne les Nénetses, il s'agit du plus grand des « petits » peuples autochtones du Nord, statut qui confère certains droits spéciaux²⁹ prévus par la loi. À la différence des Oudmourtes et des autres peuples finno-ougriens plus méridionaux de Russie, le nombre des Nénetses aux recensements s'accroît puissamment depuis un bon moment, et entre les deux derniers recensements la croissance a été spectaculaire (en 2002 les Nénetses étaient 41 302, et en 2010 44 640). Il est vrai que les indicateurs de natalité chez les Nénetses sont parmi les plus élevés des peuples de Russie. En même temps, l'ensemble de la croissance ne provient pas exclusivement de raisons naturelles. Le recensement de 2002 reflète les changements survenus dans l'autodéfinition chez les peuples du Nord après la désagrégation de l'URSS. Beaucoup en effet, qui à l'époque soviétique avaient honte de leur origine autochtone et qui préféraient se présenter dans les documents officiels et aux recensements en tant que russes, par exemple les enfants de familles mixtes russo-nénetses (c'est-à-dire surtout des Nénetses vivant dans les villages et dans les villes et non dans la toundra), se sont mis de plus en plus à s'identifier en tant que ressortissants d'un « petit » peuple autochtone. Les raisons en sont principalement matérielles. En effet, les quarante-cinq « petits » peuples reconnus officiellement (peuples autochtones comportant moins de 50 000 personnes, vivant dans leurs aires traditionnelles), dont les Nénetses, ont plus de droits d'accès à certaines ressources liées aux domaines traditionnels de subsistance, comme la pêche et la chasse (Sokolovskij 2010)³⁰.

Les Nénetses de la toundra

22 Nous nous arrêterons d'abord sur les Nénetses de la toundra. Leur système culturel repose avant tout sur l'élevage du renne, mais il intègre aussi la chasse et la pêche. Pour une partie importante des Nénetses, la toundra est toujours le lieu de vie : bien que nous ne disposions pas de données précises, on évalue à près de 15 000 les Nénetses nomades, à savoir environ un tiers de tous les Nénetses. Parmi les nomades, les indicateurs de natalité sont toujours élevés, et dans ces familles nombreuses la langue se préserve mieux que dans les villages (voir Vallikivi 2013). Une partie des nomades partent vivre dans les villages – d'une part tous n'ont pas des perspectives de survie économique dans la toundra, d'autre part une partie de ceux qui sont passés par l'internat restent vivre au village, pour différentes raisons. Là, le russe domine de plus en plus, c'est la langue de l'administration et des media ; le nénetse y est réduit au statut de langue domestique. Les derniers recensements reflètent une chute à une vitesse jamais vue de la connaissance du nénetse parmi les Nénetses. Comme chez les Oudmourtes, nos informations de terrain comme la littérature spécialisée (voir Laptander 2013) montrent que la langue d'origine disparaît à un rythme accéléré. Mais celui-ci est-il aussi rapide que le recensement semble le montrer ? Si les locuteurs du nénetse étaient en Russie en 2002 plus de 31 000 en tout, en 2010 ils sont 22 000, c'est-à-dire que près de dix mille locuteurs du nénetse ont disparu en huit ans³¹. Comme nous l'avons mentionné plus haut, en ce qui concerne le recensement de 2002 nous ne sommes pas en mesure de dire combien de personnes, répondant à la question sur la maîtrise de la langue (« la première ligne »), ont en fait répondu à la question sur leur langue maternelle, c'est-à-dire sur l'identité linguistique comme le prévoyaient les instructions. En même temps, comme nous allons le montrer par des exemples précis, la perte de la langue chez les Nénetses semble être surévaluée en valeur absolue ; au moins parmi les Nénetses de la toundra, le nombre de locuteurs a été suivant les régions considérablement sous-recensé, voire n'a pas du tout été pris en compte. Laur Vallikivi s'est penché sur la situation linguistique des Nénetses occidentaux, entre autres dans l'okroug autonome nénetse dans un village mono-ethnique appelé Nel'min-Nos, dans le delta de la Peçora. Il s'agit d'un village fondé de force en 1938 en tant que « base de sédentarisation³² » du kolkhoze d'éleveurs de rennes, où les nomades ont été massivement sédentarisés depuis les années 1960. Aujourd'hui, le nomadisme n'est que partiel, il touche essentiellement les hommes, qui travaillent en tant qu'éleveurs dans la toundra en alternance. C'est pourquoi la situation du nénetse y est beaucoup plus précaire que chez les Nénetses plus orientaux, où les migrations familiales ont été préservées. En 2002, d'après le recensement, il y avait à Nel'min-Nos 969 habitants, dont 885 Nénetses (91 %). Près de la moitié de ceux-ci (424, c'est-à-dire 48 %) maîtrisent le nénetse (Vallikivi 2013). En 2010, le nombre d'habitants du village avait un peu baissé (il était descendu à 917), de même que la part des Nénetses (87 %). Mais ce qui étonne le plus est le fait que paradoxalement, d'après les chiffres de la micro-base de données de 2010, plus aucun des 798 Nénetses de Nel'min-Nos ne maîtrise le nénetse ; or une indication précise que désormais 755 Nénetses (95 %) considèrent le nénetse comme leur langue maternelle (c'est un choix qu'ils n'avaient pas en 2002). Ce dernier chiffre reflète manifestement la force de leur identité linguistique. Nos travaux de terrain nous permettent de dire que la situation linguistique réelle est que les gens d'âge moyen et les personnes âgées savent et utilisent le nénetse plus ou moins, alors que les jeunes le connaissent très peu ou ne le connaissent pas du tout (Vallikivi 2013). Nous rencontrons

une situation analogue dans toute une série de villages où l'on sait que vivent des communautés linguistiques nénétses vivaces même si, pour ces villages, pas un seul locuteur n'a été recensé (Tibej-Sale, GazSale), ou bien il y en a trop peu pour que le chiffre soit fiable (Gyda, Antipajuta, Samburg, Nahodka, Tazovskij). Ainsi, dans le plus grand des villages mono-ethniques nénétses, Gyda, où sur 3 329 habitants on trouve 3 047 Nénétses, seuls 741 (24 %) sont censés connaître le nénétses, alors même que pour 631 d'entre eux (21 %) il est noté qu'ils ne maîtrisent pas le russe ; ils sont 3 005 Nénétses (99 %) à inscrire le nénétses dans la case « langue maternelle ». Le deuxième village de la péninsule de Gyda, Antipajuta, a 2 546 habitants, dont 2 144 (84 %) se considèrent comme nénétses. Du point de vue linguistique, les données sont contradictoires : seuls 836 ont noté connaître le nénétses (39 %) (ont-ils été interrogés personnellement ?). En revanche, pour 2 134 d'entre eux, la langue maternelle est le nénétses, ce qui fait 99,5 % ; le décalage est donc de 60 %. Parmi les Nénétses d'Antipajuta, on trouve un pourcentage significatif de personnes ne maîtrisant pas le russe (330, à savoir 15 %) – sans que nous sachions comment ce chiffre a été obtenu. Dans la mesure où plus de la moitié de la population ne vit pas en permanence dans les villages (Laptander 2006, p. 77), il doit s'agir des enfants en âge préscolaire qui grandissent dans la toundra et qui, arrivant à l'école, sont monolingues ; de plus, ce chiffre prend sans doute en compte des retraités qui, à l'époque, n'ont pas été à l'école. En même temps, les chercheurs ont noté que parmi les Nénétses qui grandissent dans des villages comme Antipajuta ou encore Sejaha dans la péninsule du Jamal, le russe est en train de devenir la principale langue de communication (Laptander 2006, 2011). Laur Vallikivi a fait ses terrains chez les éleveurs de rennes nénétses d'Amderma, où ont été enregistrés les Nénétses non soviétisés (Vallikivi 2009, 2013), et qui de ce fait vivent dans la toundra. En 2010, il y a 6 locuteurs du nénétses sur les 249 Nénétses d'Amderma, alors que le nénétses est langue maternelle pour 201 d'entre eux. Laur Vallikivi sait, sur la base de ses terrains, que l'immense majorité des nomades de cette région maîtrisent couramment le nénétses. En revanche, beaucoup d'entre eux ne parlent pas le russe, surtout les personnes âgées et les femmes d'âge moyen, mais également beaucoup d'enfants d'âge préscolaire. Certains connaissent le komi – d'après la micro-base de données, en 2010 ils étaient 33, chiffre relativement fiable, parmi les Nénétses d'Amderma. En revanche, le recensement de 2002 donnait 153 Nénétses connaissant le nénétses. Nous rencontrons donc des chiffres très différents, ce qui semble témoigner d'un caractère particulièrement accidentel de ces chiffres. En analysant les informations des recensements sur les Nénétses, on se pose forcément la question de leur fiabilité dans les conditions du grand Nord, notamment sur la question linguistique. Manifestement, des milliers de personnes n'ont pas eu à répondre à la question sur la compétence en langue ; il est possible que là où les questions sur la langue n'ont pas été posées, la langue notée comme langue maternelle soit la langue de leur ethnie, sans que la question ait été posée explicitement. Il faut croire que les fonctionnaires chargés du recensement ont « recensé » les gens par des méthodes administratives sans les interroger personnellement. Nous voyons donc que la connaissance de la langue baisse rapidement, sauf dans les communautés vivaces de nomades (de même que dans les villages de la diaspora oudmourte). Cependant, les recensements ne permettent pas de jeter la lumière sur les informations linguistiques, car ils ne permettent pas de distinguer entre la maîtrise réelle et l'usage, mais ils interrogent les gens sur leur identité linguistique par la question de la langue maternelle et, comme nous le constatons, sont de qualité très inégale suivant les endroits.

Les Nénetses des forêts

- 23 Les Nénetses des forêts présentent un cas particulier, mais intéressant, car il est impossible avec les données brutes des recensements russes d'avoir une information précise sur leur nombre. En effet, ils ne sont pas reconnus en tant que peuple. Malgré des différences patentes, leur spécificité n'est reconnue nulle part. Ces différences émergent dans des domaines différents. Tout d'abord la langue. S'il est vrai que les chercheurs du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont traité la langue nénetse comme un tout, et considéré le nénetse des forêts comme un dialecte d'une seule et même langue³³ (voir Lehtisalo 1924, 1947, 1956), il n'y a pas d'intercompréhension entre les deux langues. La position des chercheurs aux XX^e et XXI^e siècles est univoque : ils considèrent le nénetse des forêts comme une langue à part entière (Salminen 2000 ; Toulouze 2003). Par ailleurs, les modes de vie des Nénetses des forêts et celui des Nénetses de la toundra diffèrent considérablement : les uns sont des semi-nomades, pour lesquels l'élevage du renne ne représente que l'un des éléments dans leur économie de subsistance (aujourd'hui, l'usage traditionnel du renne, surtout utilisé pour le transport, est remis en question par des moyens plus modernes), avec des troupeaux de taille limitée ; alors que les Nénetses de la toundra suivent leurs grands troupeaux dans leur quête de nourriture, étant ainsi amenés à pratiquer un nomadisme quasi intégral. S'il est vrai que les uns et les autres ont été contraints au cours du siècle dernier, de se sédentariser, au moins partiellement, et de s'éloigner de leur mode de vie traditionnel, le souvenir est d'autant plus réel que ce mode de vie traditionnel, dans les dernières décennies, a connu un nouveau réveil. Leurs habitats diffèrent également, comme leur ethnonyme le suggère, et ils ne se recoupent que partiellement, dans les zones les plus septentrionales qu'ils occupent. De plus leur auto-ethnonymes diffèrent : les Nénetses des forêts se dénomment dans leur langue *nješčang*, ce qui a amené un embryon d'intelligentsia dans le raïon de Pur à forger, en russe, la notion de peuple *nješčang*³⁴. En tout cas il serait utile d'avoir des outils pour déterminer le nombre de Nénetses des forêts. Or les recensements russes ne permettent pas directement de savoir combien de personnes se disent Nénetses des forêts, parce que cette catégorie n'existe pas séparément. Nénetses des forêts et Nénetses de la toundra sont comptés ensemble. Ce qui fait que le chiffre de 44 640 Nénetses représente la somme des Nénetses de la toundra et des forêts.
- 24 Pour apprécier maintenant la situation linguistique, rien que les éléments que nous avons sur l'okrougk khanty-mansi, dans lequel le chiffre des Nénetses recouvre essentiellement des Nénetses des forêts, sont inquiétants. Si le nombre de personnes qui se disent nénetses (et que nous pouvons donc compter comme des Nénetses des forêts) est en légère augmentation, celui des personnes qui maîtrisent la langue est en chute. Le chiffre est en diminution, mais cette baisse est relative : on ne compte que 55 personnes de moins (en 2002 : 337 ; en 2010 : 282). C'est un chiffre réaliste, suivant notre expérience de terrain : la baisse correspond très probablement à la mortalité. En effet, les personnes connaissant le nénetse des forêts dans la région étaient principalement des personnes appartenant à la génération la plus âgée. Il est vraisemblable que ce chiffre baisse régulièrement, au fur et à mesure que les anciens locuteurs disparaissent. Est-ce que de nouveaux locuteurs ont pu émerger, faisant de ces pertes un solde ? Dans la région de l'Agan, je dirais catégoriquement qu'à ma connaissance, aucun enfant n'apprend le nénetse des forêts comme langue maternelle. Le plus jeune locuteur devrait avoir

actuellement la quarantaine. La situation est sans doute différente dans l'autre région de l'okroug habitée par les Nénetses des forêts, celle de Num-to. Si nous regardons les résultats par villages, nous constatons que Var'ëgan est un village en croissance : 614 habitants en 2002, 683 en 2010. En 2002, le nombre de Nénetses était de 196, dont 86 étaient censés parler nénétsé ; en 2010, ce chiffre monte à 237 (un peu moins que les Khantys du village, qui sont 285). On peut imaginer que ce chiffre reflète l'augmentation naturelle, et que les enfants nés entre-temps ont été notés par leurs parents comme nénétses des forêts. En 2010, 87 personnes ont affirmé parler nénétsé, alors que 162 présentent le nénétsé comme leur langue maternelle. Ces chiffres sont naturellement soumis à caution. En effet, si le deuxième semble indiquer que 162 personnes proviennent de milieux nénétsophones (sans pour autant avoir de connaissance personnelle de la langue), sachant que l'une des significations de « langue maternelle » est bien la langue emblématique de l'ethnie à laquelle on prétend appartenir, le premier chiffre est très douteux. Il suggère qu'entre 2002 et 2010, c'est-à-dire en huit ans, il se serait ajouté au moins une personne parlant nénétsé, alors que plusieurs locuteurs seraient décédés... La situation linguistique dans le village ne permet pas une évolution de ce genre. Ce que l'on peut dire à ce sujet, c'est uniquement que les recenseurs ne sont sans doute pas arrivés jusqu'au village ; ils ont pu faire leur enquête³⁵ depuis Novoagansk, ou par téléphone en s'appuyant sur les données théoriques à partir des centres administratifs³⁶. En revanche, les données de Num-to révèlent une situation plus favorable au maintien de la langue nénétsé : le village comprenait en 2002 232 personnes, dont 168 étaient Nénetses et 133 maîtrisaient le nénétsé ; le nombre d'habitants, ici, a baissé : ils sont 197 en 2010, 126 Nénetses dont 116 parlent nénétsé et 115 le présentent comme leur langue maternelle. Quelle est la différence avec Var'ëgan ? Elle est claire, comme nous le montrent nos expériences de terrain (Eva Toulouze a fait depuis 1999 ses terrains chez les Nénetses de l'Agan, et elle a eu accès aux données de terrain de Kaur Mägi, qui a été chez les Nénetses de Num-to à partir de 2002). Var'ëgan est un village situé à proximité de gisements de pétrole exploités depuis plus de deux décennies. La population du village est mixte, à dominante khanty, avec une forte minorité nénétsé et un nombre considérable de personnes non autochtones. La langue de communication, non seulement entre ces derniers, mais celle des autochtones entre eux, est le russe : le khanty est vivant, mais les locuteurs du khanty ne connaissent pas le nénétsé (voir Toulouze 2003). Le milieu du village est à dominante russophone. En revanche Num-to est un village à dominante nénétsé. Même les Khantys qui y vivent ont une connaissance du nénétsé. Le nénétsé y est réellement une langue vivante, qui se transmet aux enfants et qui se parle en famille, contrairement à ce qui se passe dans la communauté de Var'ëgan.

Conclusion

- 25 Nous avons essayé dans cet article de soulever un certain nombre de questions liées aux recensements russes, de manière à voir jusqu'à quel point leurs résultats présentent une image fiable sur les communautés finno-ougriennes. Nous sommes conscients que par nature, le recensement est un outil insatisfaisant : il peut être comparé à une photo, qui fige un instant et qui présente donc une image forcément faussée de quelque chose qui est par nature en mouvement, flexible, fluide. Le résultat de la photo dépendra non seulement de la réalité photographiée, mais de la qualité de l'appareil, des talents du photographe, des filtres choisis.

26 C'est pourquoi nous nous sommes intéressés à l'appareil – le dispositif même du recensement, les questions posées et ce qu'elles permettent de faire ressortir. Nous constatons que la technologie des recensements sur les questions d'ethnicité et de langue n'est toujours pas entièrement satisfaisante. Sur les questions d'ethnicité, les recensements ne permettent pas de cartographier la réalité pourtant grandissante des identités mixtes. En obligeant les personnes à faire un choix, les recensements figent en un tableau immobile une réalité de plus en plus fluide. Cette fluidité permet de conserver des identités et des langues par ailleurs minoritaires. Mais, comme nous avons pu le constater, cela ne se reflète pas dans les chiffres. Ceux-là amplifient un phénomène qui existe effectivement et qui a des conséquences sur le quotidien des populations : le poids de plus en plus prégnant de l'ethnie majoritaire, avec sa langue, son mode de vie et ses valeurs. Les incidences de ce poids sont d'autant plus sensibles qu'au-delà même des traits propres au dispositif, sa réalisation concrète va dans le même sens. Si nous regardons « le talent du photographe », c'est-à-dire les compétences des personnes chargées de mettre en œuvre le recensement, nous constatons qu'il semble y avoir de grandes déficiences dans le déroulement même du recensement, qui se manifestent à différents niveaux. Clairement, la part de la population non touchée directement par les recenseurs est considérable, et ce tout particulièrement dans les régions les plus difficilement accessibles. Or c'est là que les langues vernaculaires ont le plus de chances de vivre. Donc la tendance à réaliser les recensements de loin, sans forcément interroger les personnes directement concernées, amplifie les effets de l'assimilation. Bien des recenseurs ont eu, par rapport aux questions de langue, des comportements négligents, partant du principe que les populations urbaines sont russophones : soit ils ont pu omettre de poser la question de la nationalité, la considérant comme implicite, soit ils ont apporté aux questions sur la langue des réponses mécaniques. Donc les recensements rendent bien compte de phénomènes existants, mais les amplifient de manière à les rendre plus univoques qu'ils ne sont. Il serait intéressant, lors des prochains recensements, de suivre, voire de faire des travaux de terrain en accompagnant les recenseurs dans des villages reculés, dans des localités où la plupart des habitants ne vivent en réalité pas sur place...

BIBLIOGRAPHIE

ABRAMSON David, 2001, "Identity counts: the Soviet legacy and the census in Uzbekistan", in KERTZER David I. & AREL Dominique, *Census and Identity. The Politics of Race, Ethnicity and Language in National Censuses*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 176–201.

ANDERSON David, 2011, "The Polar Census and the architecture of enumeration", in ANDERSON David, *The 1926/27 Soviet Polar Census Expeditions*, New York: Berghahn Books, p. 1–32.

AREL Dominique, 2001, "Language categories in censuses: backward or forward-looking?", in KERTZER David I. & AREL Dominique, *Census and Identity. The Politics of Race, Ethnicity and Language in National Censuses*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 92–120.

- BARRETT Jennifer 2003 = БАРРЕТ ДЖЕННИФЕР, «ПЕРЕПИСЬ В РЕСПУБЛИКЕ КОМИ: ЭТНОГРАФИЧЕСКИЕ НАБЛЮДЕНИЯ» (Le recensement dans la République des Komis : observations ethnographiques), in РЕД. Е. ФИЛИПОВА, Д. АРЕЛЬ, К. ГУСЕФ, *ЭТНОГРАФИЯ ПЕРЕПИСИ-2002* (L'ethnographie du recensement de 2002), МОСКВА: АВИАИЗДАТ, 181–185.
- VELJAEV Roman 2011 = БЕЛЯЕВ РОМАН ЮРЬЕВИЧ, «ПЕРЕПИСЬ 2010 ГОДА В ТАТАРСТАНЕ: ДИСКУССИИ И ОЖИДАЕМЫЕ РЕЗУЛЬТАТЫ» (Le recensement de 2010 au Tatarstan : discussions et résultats attendus), in РЕД. В. В. СТЕПАНОВ, *ЭТНОЛОГИЧЕСКИЙ МОНИТОРИНГ ПЕРЕПИСИ НАСЕЛЕНИЯ* (Suivi ethnologique du recensement de la population), МОСКВА: ИЭА РАН, 250–262.
- VOGOJAVLENSKIJ Dmitrij 2004 = БОГОЯВЛЕНСКИЙ ДМИТРИЙ, «ВЫМИРАЮТ ЛИ НАРОДЫ СЕВЕРА?» (Les peuples du Nord sont-ils en train de disparaître ?), *НАСЕЛЕНИЕ И ОБЩЕСТВО* (Population et société), 83; <http://polit.ru/article/2004/08/24/demoscope165/>
- GABDRAFIKOV Il'dar 2003 = ГАБДРАФИКОВ ИЛЬДАР МАХМУТОВИЧ, «ПЕРЕПИСЬ НАСЕЛЕНИЯ В БАШКИРИИ: МАТЕРИАЛЫ ПОЛЕВОЙ ЭТНОГРАФИИ» (Le recensement de la population en Bachkirie : matériaux d'une ethnographie de terrain), *ЭТНОГРАФИЯ ПЕРЕПИСИ-2002* (L'ethnographie du recensement de 2002), РЕД. Е. ФИЛИПОВА, Д. АРЕЛЬ, К. ГУСЕФ, МОСКВА: АВИАИЗДАТ, 101–134.
- GABDRAFIKOV Il'dar 2004 = ГАБДРАФИКОВ ИЛЬДАР МАХМУТОВИЧ, «ЧУДОВИЩНАЯ ФАЛЬСИФИКАЦИЯ ИЛИ ГЕНОЦИД НАРОДОВ? К ИТОГАМ ПЕРЕПИСИ НАСЕЛЕНИЯ 2002 Г. В БАШКИРИИ» (Falsification monstrueuse ou génocide de peuples ? Sur les résultats du recensement de 2002 en Bachkirie), *ХАЛЫК ИХТЯРЫЮДА*, УФА, 10.11.2004.
- GABDRAFIKOV Il'dar 2005a = ГАБДРАФИКОВ ИЛЬДАР МАХМУТОВИЧ, «ЭТНОСТАТИСТИКА КАК ИНСТРУМЕНТ ЭТНОПОЛИТИКИ» (La statistique ethnique comme instrument d'une politique ethnique), *ХАЛЫК ИХТЯРЫ*, УФА, 9.8.2005, 4–5.
- GABDRAFIKOV Il'dar 2005b = ГАБДРАФИКОВ ИЛЬДАР МАХМУТОВИЧ, «МЕЖДУ МОЛОТКОМ И НАКОВАЛЬНОЙ. ЛЕГКО ЛИ БЫТЬ БАШКИРОМ В БАШКОРТОСТАНЕ?» (Entre le marteau et l'enclume. Est-il facile d'être bachkir au Bachkortostan ?), *ХАЛЫК ИХТЯРЫ*, УФА, 5.12.2005, 3.
- GABDRAFIKOV Il'dar 2007 = ГАБДРАФИКОВ ИЛЬДАР МАХМУТОВИЧ, «ФЕНОМЕН БАШКОРТОСТАНА, ОТ ТРАГИЧЕСКОЙ ДЕМОГРАФИИ К ЗАКОНОМЕРНОЙ РЕКОНФИГУРАЦИИ ЧИСЛЕННОСТИ» (La phénomène Bachkortostan, d'une démographie tragique à la reconfiguration systématique des effectifs), in ОТВ. РЕД. В. В. СТЕПАНОВ, В.А. ТИШКОВ, *ЭТНОКУЛЬТУРНЫЙ ОБЛИК РОССИИ. ПЕРЕПИСЬ 2002 Г* (Visage ethnoculturel de la Russie. Le recensement de 2002), МОСКВА: НАУКА, 149–162.
- GABDRAFIKOV Il'dar 2011 = ГАБДРАФИКОВ ИЛЬДАР МАХМУТОВИЧ, «БАШКОРТОСТАН: КАК ГОТОВИЛИ ПЕРЕПИСЬ В УСЛОВИЯХ СМЕНЫ ВЛАСТИ» (Le Bachkortostan : comment a été préparé le recensement dans le contexte du changement de pouvoir), in РЕД. В. В. СТЕПАНОВ, *ЭТНОЛОГИЧЕСКИЙ МОНИТОРИНГ ПЕРЕПИСИ НАСЕЛЕНИЯ* (Suivi ethnologique du recensement de la population), МОСКВА: ИЭА РАН, 179–190.
- GOLDSCHIEDER Calvin, 2001, "Ethnic categorizations in censuses: comparative observations from Israel, Canada and the United States", in KERTZER David I. & AREL Dominique, *Census and Identity. The Politics of Race, Ethnicity and Language in National Censuses*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 71–91.
- GREENHALGH Susan, 2004, "Making up China's 'Black Population'", in SZRETER Simon, SHOLKAMY Hania, DHARMALINGAM A., *Categories and Contexts: Anthropological and Historical Studies in Critical Demography*, Oxford: Oxford University Press, p. 148–173.

- HACKING Ian, 2002, *Historical Ontology*, Cambridge: Harvard University Press.
- HIRSCH Francine, 2004, "Towards a Soviet order of things: the 1926 census and the making of the Soviet Union", in SZRETER Simon, SHOLKAMY Hania, DHARMALINGAM A., *Categories and Contexts: Anthropological and Historical Studies in Critical Demography*, Oxford: Oxford University Press, p. 126–147.
- JÄÄTS Indrek, 2006, „Rahvaloendused ja rahvuspoliitika. Venemaa soomeugrilased 2002. aastal“, *Akadeemia*, 3, 524–549.
- KERTZER David I. & AREL Dominique, 2001, "Censuses, identity formation, and the struggle for political power", in KERTZER David I. & AREL Dominique, *Census and Identity. The Politics of Race, Ethnicity and Language in National Censuses*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 1–42.
- KLEMENT'EV Evgenij 2003 = КЛЕМЕНТЬЕВ ЕВГЕНИЙ, «ПЕРЕПИСЬ–2002 В КАРЕЛИИ: НЕКОТОРЫЕ ЭТНОГРАФИЧЕСКИЕ АСПЕКТЫ» (Le recensement de 2002 en Carélie : quelques dimensions ethnographiques), in РЕД. Е. ФИЛИПОВА, Д. АРЕЛЬ, К. ГУСЕФ, *ЭТНОГРАФИЯ ПЕРЕПИСИ-2002 (L'ethnographie du recensement de 2002)*, МОСКВА: АВИАИЗДАТ, 163–168.
- KOROSTELEV Aleksandr 2011 = КОРОСТЕЛЕВ АЛЕКСАНДР ДМИТРИЕВИЧ, «НЕЧЕТКОСТИ ЭТНИЧЕСКОЙ САМОИДЕНТИФИКАЦИИ И ПЕРЕПИСЬ» (Les imprécisions de l'auto-identification ethnique et le recensement), in РЕД. В. В. СТЕПАНОВ, *ЭТНОЛОГИЧЕСКИЙ МОНИТОРИНГ ПЕРЕПИСИ НАСЕЛЕНИЯ (Suivi ethnologique du recensement de la population)*, МОСКВА: ИЭА РАН, 73–86.
- KUL'VAČEVSKAJA Ol'ga 2011 = КУЛЬБАЧЕВСКАЯ ОЛЬГА ВЯЧЕСЛАВОВНА, «ОБЩЕСТВЕННЫЕ РЕАКЦИИ НА ПЕРЕПИСЬ» (Réactions sociales au recensement), in РЕД. В. В. СТЕПАНОВ, *ЭТНОЛОГИЧЕСКИЙ МОНИТОРИНГ ПЕРЕПИСИ НАСЕЛЕНИЯ (Suivi ethnologique du recensement de la population)*, МОСКВА, ИЭА РАН, 44–62.
- LAPTANDER Roza 2006 = ЛАПТАНДЕР РОЗА ИВАНОВНА, «СОЦИОЛИНГВИСТИЧЕСКАЯ ХАРАКТЕРИСТИКА П. АНТИПАЮТА ТАЗОВСКОГО РАЙОНА ЯНАО» (Caractéristiques sociolinguistiques d'Antipajuta, raïon du Taz, JaNAO), *ЯМАЛ РЕГИОН. ИСТОРИЧЕСКАЯ РЕТРОСПЕКТИВА И СОВРЕМЕННОСТЬ (La région du Yamal. Rétrospective historique et . САЛЕХАРД, ЕКАТЕРИНБУРГ: БАНК КУЛЬТУРНОЙ ИНФОРМАЦИИ, 75–78.*
- LAPTANDER Roza 2011 = ЛАПТАНДЕР РОЗА ИВАНОВНА, «СОЦИОЛИНГВИСТИЧЕСКАЯ ХАРАКТЕРИСТИКА ТАМБЕЙСКОЙ ТУНДРЫ ЯМАЛЬСКОГО РАЙОНА ЯМАЛО–НЕНЕЦКОГО АВТОНОМНОГО ОКРУГА» (Caractéristiques sociolinguistiques de la toundra de Tambej, raïon du Yamal de l'okroug Yamalo–nénetse), *НАУЧНЫЙ ВЕСТНИК ЯМАЛО–НЕНЕЦКОГО АВТОНОМНОГО ОКРУГА (Messenger scientifique de l'okroug Yamalo–nénetse)*, 4(73) 8–11.
- LAPTANDER Roza, 2013, "Model for the tundra school in Yamal: A new education system for children from nomadic and semi-nomadic Nenets families", in KASTEN Erich & DE GRAAF Tjeerd, *Sustaining Indigenous Knowledge: Learning Tools and Community Initiatives for Preserving Endangered Languages and Local Cultural Heritage*, Fürstenberg: Kulturstiftung Sibirien, p. 181–194.
- LEHTISALO Toivo, 1924, *Entwurf einer Mythologie der Jurak-Samojeden*, Helsinki: Sociéte Finno-Ougrienne.
- LEHTISALO Toivo, 1947, *Juraksamojedische Volksdichtung*, Helsinki: SuomalaisUgrilainen Seura.
- LEHTISALO Toivo, 1956, *Juraksamojedisches Wörterbuch*, Helsinki: SuomalaisUgrilainen Seura.
- PODLESNYH Ol'ga 2008 = ПОДЛЕСНЫХ ОЛЬГА НИКОЛАЕВНА, «ВОПРОСЫ О ЯЗЫКАХ В ПЕРЕПИСНЫХ АНКЕТАХ И ГОСУДАРСТВЕННАЯ ЯЗЫКОВАЯ ПОЛИТИКА» (La question des langues dans le formulaire de recensement et la politique linguistique de l'État), in РЕД. Е. ФИЛИПОВА,

ЭТНИЧЕСКИЕ КАТЕГОРИИ И СТАТИСТИКА (Les catégories ethniques et la statistique), МОСКВА: ФГНУ «РОСИНФОРМАГРОТЕХ», 39–48

PODLESNYH Ol'ga 2012 = ПОДЛЕСНЫХ ОЛЬГА НИКОЛАЕВНА, «ПЕРЕПИСНАЯ ПОЛИТИКА И ПРОБЛЕМЫ ИМПЛЕМЕНТАЦИИ ЕВРОПЕЙСКОЙ ЯЗЫКОВОЙ ХАРТИИ В ПОВОЛЖЬЕ» (La politique des recensements et les problèmes de mise en œuvre de la charte linguistique dans la région de la Volga), in РЕД. В. А. ТИШКОВ, В. В. СТЕПАНОВ, ЭТНОПОЛИТИЧЕСКАЯ СИТУАЦИЯ В РОССИИ И СОПРЕДЕЛЬНЫХ ГОСУДАРСТВАХ В 2011 ГОДУ (La situation ethnolinguistique en Russie et dans les pays limitrophes en 2011), МОСКВА: ИЭА РАН.

SALMINEN Tapani, 2000, “Fighting for the future of Forest Nenets”, in SAIYAMA Osamu & ENDO Fubito, *Lectures on Endangered Languages 2: From Kyoto Conference 2000, Endangered Languages of the Pacific Rim Publication Series C002*, Osaka: Osaka Gakuin University, p. 251–256, <http://www.helsinki.fi/~tasalmin/kyoto.html>

SCOTT James, 1998, *Seeing Like a State: How Certain Schemes to Improve the Human Condition have Failed*, New Haven: Yale University Press.

SIMONOV I.V. 2007 = СИМОНОВ И. В., «В НИЖЕГОРОДСКОЙ ОБЛАСТИ ИТОГИ ПЕРЕПИСИ ОКАЗАЛИСЬ ПРЕДСКАЗУЕМЫМИ» (Dans l'oblast de Nižegorod, les résultats du recensement étaient prévisibles), in ОТВ. РЕД. В. В. СТЕПАНОВ, В. А. ТИШКОВ, ЭТНОКУЛЬТУРНЫЙ ОБЛИК РОССИИ. ПЕРЕПИСЬ 2002 Г. (Le visage ethnoculturel de la Russie. Le recensement de 2002), МОСКВА: НАУКА, 117–124.

SLEZKINE Yuri, 1994, *Arctic Mirrors: Russia and the Small Peoples of the North*, Ithaca: Cornell University Press.

SOKOLOVSKIJ Sergej 2010 = СОКОЛОВСКИЙ СЕРГЕЙ ВАЛЕРЬЕВИЧ, «ВТОРАЯ ВСЕРОССИЙСКАЯ ПЕРЕПИСЬ НАСЕЛЕНИЯ: КАТЕГОРИЗАЦИЯ НАСЕЛЕНИЯ И ПОЛИТИКА ИДЕНТИЧНОСТИ» (La deuxième recensement russe de la population : la catégorisation de la population et la politique d'identité), *Ab Imperio*, 4, 393–413.

SPODINA Viktorija 2011 = СПОДИНА ВИКТОРИЯ ИВАНОВНА, «ХАНТЫ–МАНСИЙСКИЙ АВТОНОМНЫЙ ОКРУГ: ЭТНИЧЕСКИЕ ЯЗЫКИ В ВУЗАХ И ШКОЛАХ РЕГИОНА» (L'okroug de Hanty–Mansijsk : les langues ethniques dans les écoles et dans les universités de la région), in РЕД. В. А. ТИШКОВ, ПРАВОВОЙ СТАТУС ФИННО–УГОРСКИХ ЯЗЫКОВ И ЭТНОКУЛЬТУРНЫЕ ПОТРЕБНОСТИ РОССИЙСКОЙ ШКОЛЫ (Le statut juridique des langues finno–ougriennes et les besoins ethnoculturels de l'école en Russie), МОСКВА: ИП А.Г.ЯКОВЛЕВ, 211–239.

STAGL Justin, 2009, “Exploration of Russia from Herberstein to Sjögren. The international context, 1549–1850”, in BRANCH Michael, *Defining Self. Essays on Emergent Identities in Russia Seventeenth to Nineteenth Centuries*, Studia Fennica, Ethnologica 10, Helsinki: Finnish Literature Society, p. 31–46.

СТЕПАНОВ Valerij, ТИШКОВ Valerij 2007 = СТЕПАНОВ ВАЛЕРИЙ ВЛАДИМИРОВИЧ, ТИШКОВ ВАЛЕРИЙ АЛЕКСАНДРОВИЧ, «ЭТНИЧЕСКОЕ ИЗМЕРЕНИЕ РОССИИ» (Mensuration ethnique de la Russie), in ОТВ. РЕД. В. В. СТЕПАНОВ, В. А. ТИШКОВ, ЭТНОКУЛЬТУРНЫЙ ОБЛИК РОССИИ. ПЕРЕПИСЬ 2002 Г. (Le visage ethnoculturel de la Russie. Le recensement de 2002), МОСКВА: НАУКА, 18–77.

СТЕПАНОВ Valerij 2011 (dir) = СТЕПАНОВ ВАЛЕРИЙ ВЛАДИМИРОВИЧ (РЕД). ЭТНОЛОГИЧЕСКИЙ МОНИТОРИНГ ПЕРЕПИСИ НАСЕЛЕНИЯ, МОСКВА: ИЭА РАН.

SZRETER Simon, SHOLKAMY Hania, DHARMALINGAM A., 2004, “Contextualising categories: towards a critical reflexive demography”, in SZRETER Simon, SHOLKAMY Hania, DHARMALINGAM A., *Categories and Contexts: Anthropological and Historical Studies in Critical Demography*, Oxford: Oxford University Press, p. 3–32.

ŠABAЕV Jurij, 2011, « Les Komis de l'Īzma et les Pomors : deux modèles de transformations culturelles », *Études finno-ougriennes*, 43, p. 31–72.

TIŠKOV Valerij 2003a = ТИШКОВ ВАЛЕРИЙ АЛЕКСАНДРОВИЧ., *ИСТОРИКО-АНТРОПОЛОГИЧЕСКИЙ АНАЛИЗ ПЕРЕПИСИ НАСЕЛЕНИЯ, ИССЛЕДОВАНИЯ ПО ПРИКЛАДНОЙ И НЕОТЛОЖНОЙ ЭТНОЛОГИИ* (Analyse historico-anthropologique du recensement ; recherches en ethnologie appliquée et de l'urgence), 161, МОСКВА: ИЭА РАН.

TIŠKOV Valerij 2003b = ТИШКОВ ВАЛЕРИЙ АЛЕКСАНДРОВИЧ., *РЕКВИЕМ ПО ЭТНОСУ: ИССЛЕДОВАНИЯ ПО СОЦИАЛЬНО-КУЛЬТУРНОЙ АНТРОПОЛОГИИ* (Requiem pour l'ethnicité : recherches d'anthropologie socioculturelle), МОСКВА: НАУКА.

TOULOUZE Eva, 2003, “The Forest Nenets as a double language minority”, *Multiethnic Communities in the Past and the Present*, Pro Ethnologia, 15, Tartu, p. 95–108.

TOULOUZE Eva, 2006, « Le danger finno-ougrien en Russie (1928–1932) : les signes avant-coureurs des répressions staliniennes », *Études finno-ougriennes*, 38, p. 7–56.

TOULOUZE Eva, 2013, « La langue oudmourte dans la diaspora orientale : étude de cas », *Études finno-ougriennes*, 45, p. 117–134 ; <http://efo.revues.org/1872/>

UVIN Peter, 2001, “On counting, categorizing and violence in Burundi and Rwanda”, in KERTZER David I. & AREL Dominique, *Census and Identity. The Politics of Race, Ethnicity and Language in National Censuses*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 149–175.

VALLIKIVI Laur, 2009, “Christianisation of words and selves: Nenets reindeer herders joining the state through conversion”, in PELKMANS Matthijs, *Conversion After Socialism: Disruptions, Modernities and the Technologies of Faith*, New York: Berghahn Books, p. 59–83.

VALLIKIVI Laur, 2013, « Les rennes maintiennent la langue nénetse en vie », *Études Finno-Ougriennes*, 45, p. 169–194 ; <http://efo.revues.org/2218>

VILLAVECES-IZQUIERDO Santiago, 2004, “Internal diaspora and state imagination: Columbia’s failure to envision a nation”, in SZRETER Simon, SHOLKAMY Hania, DHARMALINGAM A., *Categories and Contexts: Anthropological and Historical Studies in Critical Demography*, Oxford: Oxford University Press, p. 174–184.

VORONCOV, SEMENOV 2007 = ВОРОНЦОВ В. С., СЕМЕНОВ Ю. Б., « ПЕРЕПИСЬ–2002 В УДМУРТИИ: РЕАКЦИЯ ВЛАСТИ И ОБЩЕСТВЕННОСТИ » (Le recensement de 2002 en Oudmourtie : réaction du pouvoir et l'opinion publique), *ЭТНОКУЛЬТУРНЫЙ ОБЛИК РОССИИ. ПЕРЕПИСЬ 2002 Г.* (Le visage ethnoculturel de la Russie. Le recensement de 2002), отв. ред. В. В. СТЕПАНОВ, В. А. ТИШКОВ, МОСКВА: НАУКА, 219–230.

VORONCOV Vladimir, SEMENOV Ju. 2011 = ВОРОНЦОВ ВЛАДИМИР СТЕПАНОВИЧ, СЕМЕНОВ Ю. Б., « ПЕРЕПИСНАЯ СИТУАЦИЯ В УДМУРТИИ » (La situation en Oudmourtie avant le recensement), in ред. В. В. СТЕПАНОВ, *ЭТНОЛОГИЧЕСКИЙ МОНИТОРИНГ ПЕРЕПИСИ НАСЕЛЕНИЯ* (Suivi ethnologique du recensement de la population), МОСКВА: ИЭА РАН, 263–274.

ANNEXES

Annexe 1

La première page du feuillet du recensement de 2010

The image shows the first page of the 2010 Russian census form, titled "Формы № 1" (Form No. 1). It is a multi-section document with a header containing the Russian Federation coat of arms and the text "Федеральное государственное статистическое информационное агентство" (Federal State Statistical Information Agency). The form is divided into several numbered sections:

- Section 1:** "Первому по порядку члену домохозяйства отметить 'записан первым'" (First person in the household to mark 'registered first'). It includes checkboxes for various family roles like "отец" (father), "мать" (mother), "сын" (son), etc.
- Section 2:** "Ваш пол" (Your gender) with checkboxes for "мужской" (male) and "женский" (female).
- Section 3:** "Дата Вашего рождения" (Date of birth) with fields for day, month, and year.
- Section 4:** "Место Вашего рождения" (Place of birth) with a text field and checkboxes for "в городе" (in city) and "в сельской местности" (in rural area).
- Section 5:** "Ваше состояние в браке" (Your marital status) with checkboxes for "не состою в браке" (not married), "зарегистрирован(а) в браке" (registered in marriage), "разведен(а) официально" (officially divorced), and "разведен(а) неофициально" (unofficially divorced).
- Section 6:** "Ваше гражданство" (Your citizenship) with checkboxes for "Российская Федерация" (Russian Federation) and "без гражданства" (stateless).
- Section 7:** "Ваша национальная принадлежность" (Your national affiliation) with a text field and checkboxes for "русский" (Russian) and "другая" (other).
- Section 8:** "Образование и обучение" (Education and training). It includes sub-sections for "6.1 Ваше образование" (Your education) and "6.2 Имеете ли Вы ученую степень кандидата или доктора наук?" (Do you have a candidate or doctorate degree?).
- Section 9:** "Владение языками" (Language proficiency). It includes sub-sections for "9.1 Владете ли Вы русским языком?" (Do you speak Russian?) and "9.2 Какими иными языками Вы владеете?" (Which other languages do you speak?).
- Section 9.3:** "Ваш родной язык" (Your native language) with a text field.

At the bottom of the form, there is a "Службная зона" (Official zone) with checkboxes for "1" through "8" and "A" through "B". The word "Конфиденциально" (Confidential) is printed at the bottom, along with a note "(защитается законодательством)" (protected by law).

Annexe 2

La première page du feuillet du recensement de 2002

Annexe 3

Les Finno-ougriens et la maîtrise des langues finno-ougriennes en 2002 et 2010 en Russie.

Peuples parlant une langue finno-ougrienne (au sein duquel - en italiques)	Total en Russie 2002	Total en Russie 2010	Différence entre 2010 et 2002	2010 en % de 2002	langues	Nombre de locuteurs en 2002	Nombre de locuteurs en 2010	Différence entre 2010 et 2002 *	2010 en % de 2002*
Mordves	843350	744237	-99113	88,25	mokcha et erza	614260	392941	-221319	63,97
<i>Mordves-Mokcha</i>	49624	4767	-44857	9,61	<i>mokcha</i>		2025		
<i>Mordves-Ersa</i>	84407	57008	-27399	67,54	<i>erza</i>		36726		
Oudmourtes	636906	552299	-84607	86,72	oudmourte	463837	324338	-139499	69,92
Maris	604298	547605	-56693	90,62	langues maries		365127		
<i>Maris des plaines</i>	56119	218	-55901	0,39	<i>mari des plaines</i>	451033	189	-450844	0,04

<i>Maris des collines</i>	18515	23559	5044	127,24	mari des collines	36822	23062	-13760	62,63
Komis	293406	228235	-65171	77,79	komi (zyriène)	217316	156099	-61217	71,83
<i>Komis de l'Ĺzma</i>	15607	6420	-9187	41,14	[komi]				
Komis-Permiaks	125235	94456	-30779	75,42	permiak	94328	63106	-31222	66,90
Caréliens	93344	60815	-32529	65,15	carélien	52880	25605	-27275	48,42
Nénetse	41302	44640	3338	108,08	(langues) nénetse	31311	21926	-9385	70,03
Khantys	28678	30943	2265	107,90	(langues) khanty	13568	9584	-3984	70,64
Mansis	11432	12269	837	107,32	(langues) mansi	2746	938	-1808	34,16
Vepses	8240	5936	-2304	72,04	vepse	5753	3613	-2140	62,80
Selkoups	4249	3649	-600	85,88	(langues) selkoupes	1641	1023	-618	62,34
Bessermans	3122	2201	-921	70,50	[oudmourte]				
Sames	1991	1771	-220	88,95	same	787	353	-434	44,85
Nganassanes	834	862	28	103,36	nganassaane	505	125	-380	24,75
Ingriens	327	266	-61	81,35	ingrien	362	123	-239	33,98
Enets	237	227	-10	95,78	(langues) enets	119	43	-76	36,13
Votes	73	64	-9	87,67	vote	74	68	-6	91,89
Finnois	34050	20267	-13783	59,52	finnois	51891	38873	-13018	74,91
<i>Finnois d'Ingrie</i>	314	441	127	140,45	[finnois]				
Estoniens	28113	17875	-10238	63,58	estonien	26645	15583	-11062	58,48
<i>Setos</i>	197	214	17	108,63	[estonien/seto]				
Hongrois	3768	2781	-987	73,81	hongrois	9712	6888	-2824	70,92

* Dans certains cas, la différence est due au fait que les catégories des groupes linguistiques et les modes de calcul ne sont pas entièrement identiques entre les recensements de 2002 et de 2010.

NOTES

1. Goskomstat : comité national de la statistique (en russe : ГОСУДАРСТВЕННЫЙ КОМИТЕТ СТАТИСТИКИ). Cet organisme est un organe fédéral de l'exécutif.
2. Il n'en reste pas moins, pour citer Sokolovskij, que « le monitoring au Bachkortostan avec la participation des collègues français a pris le caractère d'une aventure policière » (Sokolovskij 2010, p. 395).
3. Groupe ethnique rattaché aux Russes en Russie du Nord
4. Groupe ethnique komi : les Iz'vatas, descendants de Komis provenant du Sud de la région, ont été en contact étroit avec les Nénetses et en ont adopté le mode de vie, notamment l'élevage du renne.
5. Groupe ethnique oudmourte, sis dans les raïons du Nord de l'Oudmourtie.
6. Il s'agit de Tatars chrétiens, dont l'identité distincte a émergé ces dernières décennies.
7. Ce que Hacking appelle « nominalisme dynamique » (Hacking 2002).
8. Par analogie les constatations de Vallikivi sur l'importance de l'affirmation verbale dans la création d'une nouvelle identité baptiste chez les Nénetses convertis au tournant des XX^e et XXI^e siècles (Vallikivi 2009).
9. Et aussi, comme le souligne Francine Hirsch, grâce à la création d'unités administratives basées sur l'ethnicité, même si cela ne concerne pas forcément toutes les nationalités fixées en Union soviétique (Hirsch 2004, p. 138).
10. Comme le fait remarquer Indrek Jääts, si en 1989 environ un quart des habitants de la Russie vivait dans des familles ethniquement mixtes, la proportion est certainement supérieure pour les Finno-Ougriens : la même année, c'était le cas pour 68 % des Caréliens ou pour 54 % des Mordves (Jääts 2006, p. 529).
11. Historiquement, les catégories prises en compte par l'État dans la classification, d'abord de ses sujets, puis de ses citoyens, ont été le statut, puis la confession. L'ethnicité, définie par la langue, émerge en Russie dès le premier recensement moderne (en 1897) : les populations russophones étaient comptées comme russes (Stagl 2009, p. 39 ; Abramson 2001, p. 179-180), comme par exemple les Selkoupes du Sud.
12. Ces questions étaient : Parlez-vous russe ? (oui/non) ; dans quelle langue avez-vous commencé à parler quand vous étiez enfant (2 lignes) ? ; quelles langues utilisez-vous à l'heure actuelle ? (Sokolovskij 2010, p. 396).
13. Valerij Tiškov est l'un des ethnographes les plus influents en Russie aujourd'hui. Directeur de l'Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de Russie, académicien, il a également été ministre des Nationalités.
14. En russe : НАЦИОНАЛЬНОСТЬ.
15. En russe : РОДНОЙ ЯЗЫК.
16. Autrement dit l'ukrainien.
17. Il ne s'agissait pas d'un recensement comme tous les autres (Anderson 2011, p. 1) : l'objectif était d'établir un état des lieux total, économique et démographique, de la toundra et de la taïga. Ce recensement était censé durer huit mois. Les recenseurs devaient décrire les lieux, l'architecture, les équipements, le bétail, les budgets. Les

matériaux de ce recensement sont précieux : des centaines de milliers de pages de tableaux, de récits, de journaux et de photos, depuis la péninsule de Kola jusqu'à la Tchoukotka

18. « De cette manière, les données du recensement réduisent radicalement le niveau de diffusion du russe dans le pays, la négation du haut niveau d'assimilation linguistique en faveur du russe étant liée à l'effet convergent de la politique nationale soviétique et du nationalisme périphérique (non russe). Avec un tel héritage, aborder le premier recensement de la Fédération de Russie et en tirer des informations non pas sur la situation linguistique, mais sur "l'appartenance linguistique", comme "un des deux indicateurs de l'appartenance ethnique" serait universitairement et politiquement un gaspillage ».

19. À noter que ces critiques viennent d'une source particulièrement autorisée, puisque Tiškov, ancien ministre, occupe la plus haute responsabilité au niveau de l'Académie des sciences et a de ce fait une position quasi officielle. Elles n'en sont que plus éloquents.

20. En fait, le formulaire a été traduit dans un certain nombre de langues, comme le tatar, le iakoute (et même l'anglais !), mais aucune langue finno-ougrienne.

21. Tome 4, Table 22.

http://www.gks.ru/free_doc/new_site/perepis2010/croc/perepis_itogi1612.htm.

22. <http://std.gmcrosstata.ru/webapi/jsf/tableView/customise>

Table.xhtml. Cette plateforme est gérée pour l'office de la statistique par l'entreprise GMC Rosstat, qui élabore les données statistiques et a le monopole de la desserte du service fédéral de la statistique (<http://gmcrosstata.ru/>).

23. L'explication officielle porte sur protection de la confidentialité des données : « Pour garantir la confidentialité des données statistiques dans le cadre de tableaux de reconstructions croisées, on utilise l'algorithme de la perturbation insignifiante des données premières. Cet algorithme est appliqué dans les cas où l'utilisateur regarde des tableaux contenant des informations permettant hypothétiquement de reconnaître des personnes concrètes. À l'aide de l'algorithme ces données sont légèrement altérées de manière aléatoire. Cette méthode permet aussi de rendre publiques une grande quantité d'informations détaillées, tout en laissant les chiffres généraux (les sommes des valeurs altérées) proches des valeurs réelles »

(http://std.gmcrosstata.ru/webapi/help/Confidentiality-lp.jsp?dbid=VPN2002_2010).

24. Kuzebaj Gerd (1898–1937) était la personnalité la plus marquante de l'intelligentsia oudmourte des années 1920. Il a été arrêté au début des années 1930 avec d'autres intellectuels finno-ougriens, accusé d'être à la solde de la Finlande et de l'Estonie pour construire une grande Finlande allant jusqu'à l'Oural, et condamné à mort, la peine capitale ayant été commuée en dix ans de camp. Envoyé au camp des îles Solovki, il fut fusillé le 1^{er} novembre 1937. Sur ces questions, voir Toulouze 2006.

25. D'après les résultats officiels du recensement de 2010 (tome 4, tableau 5) le nombre d'habitants de Vavož était de 5 816, donc un de moins.

26. Depuis que cet article a été écrit, des changements ont eu lieu à la tête de l'entreprise : un investisseur en a pris la responsabilité financière, et Rustem Galjamšin n'y est plus qu'un cadre parmi d'autres.

27. D'après les données officielles du recensement de 2010 (tome 4, tableau 5) ils sont 6 645, ce qui confirme que dans ce cas, les données de la micro-base de données sont relativement fiables.

28. Un fait curieux nous est apparu lors du dernier terrain (en 2015) : quand les Oudmourtes parlent et font référence en oudmourte à leurs voisins Turcs, ils utilisent systématiquement le terme *baškyr*, alors que lorsqu'ils parlent russe, ils utilisent le mot équivalent à « tatar ». On peut sans doute expliquer ce phénomène par un changement d'identité : l'identité des Turcs de cette région s'est tatarisée au cours du dernier siècle et les autorités essayent de la « rebachkiriser ».

29. Il faut souligner que quand on parle de ces peuples, on parle de communautés conditionnelles, plus précisément de groupes taxonomiques définis par la législation d'État ; c'est ainsi que les Nénetses des forêts et les Nénetses de la toundra, qui ont des langues et des cultures différentes, sont considérés comme un seul « petit peuple », qui approche rapidement le seuil des 50 000 (cf. infra).

30. Par exemple les interdictions sont plus souples aussi bien dans le cas de la chasse que de la pêche. Il existe aussi d'autres avantages, comme diverses aides financières.

31. Bien que la majorité absolue soit composée de Nénetses, ce chiffre compte aussi plus de mille personnes d'autres groupes ethniques, comme des Khantys, des Énetes, des Russes et d'autres.

32. En russe : БАЗА ОСЕДЛОСТЬ.

33. Même dans des publications relativement récentes on trouve la mention « НЕНЕЦКИЙ ЯЗЫК, ЛЕСНОЙ ДИАЛЕКТ » (langue nénetse, dialecte des forêts).

34. En russe : НЕЩАНСКИЙ НАРОД.

35. Une enquête sur les langues vernaculaires a été menée à bien par l'Université de Surgut, la même année que le recensement. Elle ne mentionne pas les Nénetses des forêts, mais elle fait remarquer que de tous les villages du raïon de Nižnevartovsk habités par des autochtones, c'est à Var'ëgan, qui est le plus proche des zones d'exploitation industrielle, que la maîtrise du khanty est la plus faible (58,7 %), notamment par rapport aux villages les plus éloignés (par exemple Korliki – 88,9 %). Ceci donne une indication intéressante sur les facteurs pesant sur la maîtrise des langues vernaculaires, qui vient confirmer nos réflexions sur les autres villages nénetes des forêts (Spodina 2011, p. 231).

36. Comme indiqué ci-dessus, la possibilité de faire le recensement par téléphone est non seulement prévue mais recommandée en 2010 (Klement'ev 2003, p. 6).

RÉSUMÉS

Cet article traite de l'évaluation de la vitalité des langues sur la base des recensements. Il se concentre sur la situation des langues finno-ougriennes à la lumière du dernier recensement russe, que les auteurs comparent avec leur expérience de terrain dans des communautés oudmourtes et nénetes. La comparaison des deux derniers recensements (2002 et 2010) révèle sans exceptions une chute impressionnante en valeur absolue de toutes les langues finno-ougriennes : en huit ans, le nombre de leurs locuteurs a baissé entre 30 et 50 %, voire davantage. Nous nous interrogeons sur cette chute statistique extrêmement rapide : est-il question des processus d'assimilation qui sont de notoriété publique, ou bien de spécificités méthodologiques

des recensements, de leurs changements d'une fois sur l'autre ou encore de la qualité variable de leur organisation ? Il est vrai que toutes les informations qualitatives révèlent parmi les Finno-ougriens de Russie un changement de langue rapide. En même temps, en matière de langue, les chiffres des recensements provoquent un effet de miroir déformant, de sorte que sans études sociolinguistiques locales il est impossible de savoir de quel ordre est la déformation. Les chiffres des micro-bases de données du recensement et les informations de terrain permettent de montrer que les grandes généralisations en matière de connaissance et d'usage réels des langues les recensements sont d'une fiabilité discutable.

The article focuses on the issue of how to evaluate the vitality of languages based on national censuses. The authors analyse the situation of Finno-Ugric languages in Russia by comparing the latest All-Russian census data with their own impressions from repeated fieldwork in particular Udmurt and Nenets communities. As the data from the two last censuses (2002 and 2010) show, the numbers of Finno-Ugric speakers have severely plummeted: during these eight years the loss has been on average from a third to half, and sometimes even more. We enquire whether this statistical decline is due to well-known assimilation processes or rather due to methodological factors as well as an unsystematic way of executing the census. It is true that all the quantitative sociological data show the accelerating language shift to Russian among Finno-Ugrians in Russia. However, the census data does not clarify the picture much as it functions as a distorting mirror. Without special sociolinguistic research it is impossible to know where distortion is greater. Based on the micro database of the census as well as the gathered field material, it is argued that drawing larger conclusions on the knowledge and usage of Finno-Ugric languages in Russia based on census data is not justified.

Artiklis käsitletakse keelte elujõulisuse hindamise küsimust rahvaloenduste põhjal. Vaatluse all on soome-ugri keelte olukord viimaste Venemaa rahvaloenduse andmete valguses, mida autorid kõrvutavad välitöödel kogetuga teatud udmurdi ja neenetsi kogukondades. Kahe viimase rahvaloenduse (2002 ja 2010) võrdluses on eranditult kõikide Venemaa soome-ugri keelte absoluutarvud drastiliselt langenud: oskajate arv on kaheksa aasta jooksul vähenenud keskelt läbi kolmandiku kuni poole võrra ja vahel enamgi. Küsime, kas erakordselt kiire statistilise languse taga on üldteada assimilatsiooniprotsessid või on see pigem seotud rahvaloenduste metodoloogiliste iseärasuste, nende muutuste aga ka korralduse kõikuva kvaliteediga. On tõsi, et kõik kvalitatiivsed andmed viitavad kiirenevale keelevahetusele Venemaa soomeugrilaste seas. Samas toimivad rahvaloenduse andmed keelte osas ilmselelgelt kõverpeeglina, mille puhul ilma lokaalsete sotsiolingvistiliste uuringuteta ei ole võimalik teada, kus on moonutus suurem, kus väiksem. Tuginedes rahvaloenduse mikroandmebaasidele ja välitööandmetele tõdetakse, et rahvaloendused keelte tegeliku oskuse ja kasutuse osas on suuremate üldistuste tegemiseks pigem ebausaldusväärsed.

INDEX

motscleset elanikkond, emakeel, etnilised grupid, etniline identiteet, rahvaloend

Population Bachkirs, Bessermans, Caréliens, Énetsets, Izvatas, Khantys, Komis, Krjašen, Mordves, Nénetses, Oudmourtes, Pomors, Russes, Selkoups du Sud, Tatars, Ukrainiens, Vepses

personnescitees Galljamšin Rinat Biktimirovič (1949-), Gerd Kuzebaj (1898-1937), Hamitov Rustam (1954-), Jääts Indrek (1971-), Kertzer David (1948-), Rahimov Murtaza (1934-), Sokolovskij Sergej (1954-), Tiškov Valerij (1941-), Zorin Vladimir (1948-)

motsclesru НАСЕЛЕНИЕ, ПЕРЕПИСЬ, РОДНОЙ ЯЗЫК, ЭТНИЧЕСКАЯ ИДЕНТИЧНОСТЬ, ЭТНИЧЕСКОЕ ГРУППЫ

Thèmes : anthropologie

Index chronologique : XXIe siècle

Keywords : Census, Ethnic Groups, Ethnic Identity, Mother Tongue, Population

Mots-clés : groupes ethniques, identité ethnique, langue maternelle, population, recensement

Index géographique : Amderma, Antipajuta, Aribaševo, Bachkortostan (République), Carélie (République), Chine, Ekaterinburg, Estonie, Fédération de Russie, Finlande, Gaz-Sale, Gurez' Pudga, Gyda, Jamal (raïon), Karamas-Pel'ga, Kijasovo, Korliki, Malaja Balzjuga, Malinovka, Nahodka, Nelmin-Nos, Nižnevartovsk, Novoagansk, Novye Tatyšly, Num-to, Khanty-Mansiïsk (Ougrie) (district autonome), Agan (rivière), Oural, Pečora, Pur, Saint-Pétersbourg, Samburg, Sejaha, Solovki (îles), Surgut, Tazovskij (raïon), Tibej-Sale, Ufa, États-Unis, Varjogan, Vavož, Verhnye Tatyšly, Vietnam, Vjazovka